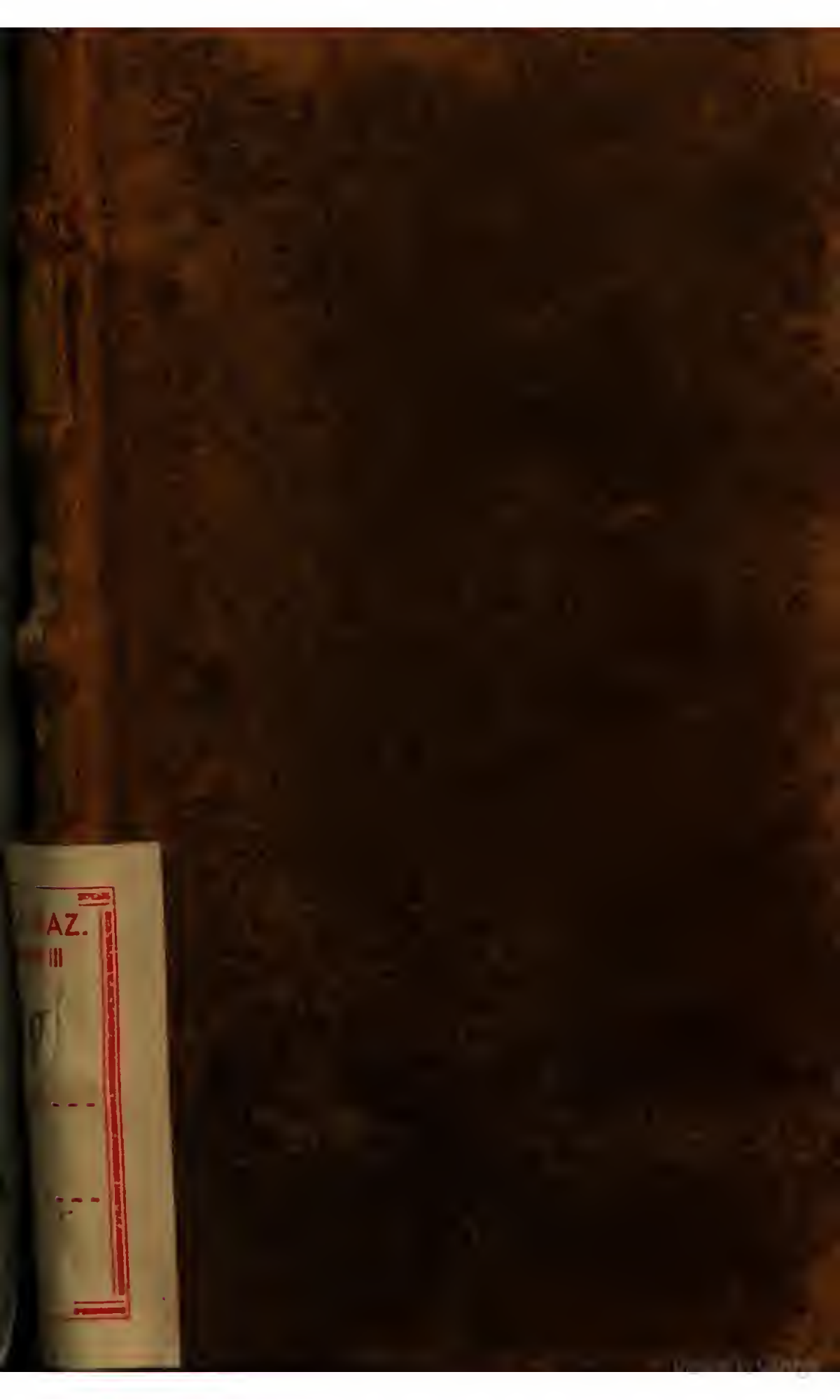
AZ.
III

LIV. B. 55.

88. 61.

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LIV
B
55
NAPOLI

HISTOIRE
DE MADAME
HENRIETTE
D'ANGLETERRE
PREMIERE FEMME
DE
PHILIPPE DE FRANCE
DUC D'ORLEANS.

PAR DAME MARIE
DE LA VERGNE,
COMTESSE
DE LA FAYETTE.

A AMSTERDAM,
Chez MICHEL LE SINCERE.

M. DCCXXI.

PREFACE.

HENRIETTE de France, veuve de Charles I. Roi d'Angleterre avoit été obligée par ſes malheurs de ſe retirer en France, & avoit choiſi pour ſa retraite ordinaire le Couvent de Sainte Marie de Chaillot : Elle y étoit attirée par la beauté du lieu, & plus encore par l'amitié qu'elle avoit pour la Mere Angelique * Superieure de cette maiſon. Cette perſonne étoit venuë fort jeune à la Cour, fille d'honneur d'Anne d'Autriche femme de Louis XIII.

Ce Prince, dont les paſſions étoient pleines d'innocence,

* Mademoiſelle de la Faiette, fille d'honneur d'Anne d'Autriche, Reine de France.

en étoit devenu amoureux, & elle avoit repondu à ſa paſſion par une amitié fort tendre, & par une ſi grande fidelité pour la confiance dont il l'honoroit, qu'elle avoit été à l'épreuve de tous les avantages que le Cardinal de Richelieu lui avoit fait enviſager.

Comme ce Miniſtre vit qu'il ne la pouvoit gagner, il crut avec quelque aparence qu'elle étoit gouvernée par l'Evêque de Limoges ſon oncle, attaché à la Reine par Madame de Seneçay. * Dans cette vuë il reſolut de la perdre, & de l'obliger à ſe retirer de la Cour; il gagna le premier valet de chambre du Roi, qui avoit leur confiance entiere, & l'obligea à raporter de part &

* Dame d'honneur d'Anne d'Autriche.

d'autre des choſes entierement opoſées à la verité. Elle étoit jeune & ſans experience & crut ce qu'on lui dit ; Elle s'imagina qu'on l'alloit abandonner, & ſe jetta dans les filles de Sainte Marie. Le Roi fit tous ſes efforts pour l'en tirer ; il lui montra clairement ſon erreur, & la fauſſeté de ce qu'elle avoit cru ; mais elle reſiſta à tout, & ſe fit Religieuſe quand le tems le lui put permettre.

Le Roi conſerva pour elle beaucoup d'amitié, & lui donna ſa confiance : ainſi, quoi que Religieuſe, elle étoit tres-conſiderée, & elle le meritoit : j'épouſai ſon frere quelques années avant ſa profeſſion ; & comme j'allois ſouvent dans ſon Cloître, j'y vis la jeune Princeſſe d'Angleterre, dont

l'eſprit & le merite me charmerent. Cette connoiſſance me donna depuis l'honneur de ſa familiarité, en ſorte que quand elle fut mariée, j'eus toutes les entrées particulieres chez elle, & quoi que je fuſſe plus âgée de dix ans qu'elle, elle me temoigna juſqu'à la mort beaucoup de bonté, & eut beaucoup d'égards pour moi.

Je n'avois aucune part à ſa confidence ſur de certaines affaires; mais quand elles étoient paſſées, & preſque rendues publiques, elle prenoit plaiſir à me les raconter.

L'année 1664. le Comte de Guiches * fut exilé. Un jour qu'elle me faiſoit le recit de quelques circonſtances aſſez

* Fils aîné du Maréchal de Grammont.

extraordinaires de ſa paſſion pour elle, ne trouvez vous pas, me dit-elle, que ſi tout ce qui m'eſt arrivé, & les choſes qui y ont relation, étoit écrit, cela compoſeroit une jolie Hiſtoire ? vous écrivez bien, ajouta-t-elle, écrivez, je vous fournirai de bons memoires.

J'entrai avec plaiſir dans cette penſée, & nous fîmes ce plan de nôtre Hiſtoire telle qu'on la trouvera ici.

Pendant quelque tems lors que je la trouvois ſeule, elle me contoit des choſes particulieres que j'ignorois, mais cette fantaiſie lui paſſa bientôt, & ce que j'avois commencé demeura quatre ou cinq années ſans qu'elle s'en ſouvint.

En 1669. le Roi alla à Chambord ; Elle étoit à Saint Clou,

où elle faiſoit ſes couches de la Ducheſſe de Savoye aujourd'hui regnante ; j'étois auprès d'elle, il y avoit peu de monde ; elle ſe ſouvint du projet de cette Hiſtoire, & me dit, qu'il faloit la reprendre. Elle me conta la ſuite des choſes qu'elle avoit commencé à me dire, je me remis à les écrire, je lui montrois le matin ce que j'avois fait ſur ce qu'elle m'avoit dit le ſoir ; Elle en étoit tres-contente, c'étoit un ouvrage aſſez difficile que de tourner la verité en de certains endroits d'une maniere qui la fit connoître, & qui ne fut pas neanmoins offenſante ni deſagreable à la Princeſſe. Elle badinoit avec moi ſur les endroits qui me donnoient le plus de peine, & elle prit tant de goût

à ce que j'écrivois, que pendant un voyage de deux jours, que je fis à Paris, elle écrivit elle-même ce que j'ai marqué pour être de ſa main, & que j'ai encore.

Le Roi revint : elle quitta Saint Clou, & nôtre ouvrage fut abandonné. L'année ſuivante elle fut en Angleterre, & peu de jours après ſon retour, cette Princeſſe étant à Saint Clou perdit la vie d'une maniere qui ſera toujours l'étonnement de ceux qui liront cette Hiſtoire. J'avois l'honneur d'être auprès d'elle, lors que cet accident funeſte arriva ; je ſentis tout ce que l'on peut ſentir de plus douloureux, en voyant expirer la plus aimable Princeſſe qui fut jamais, & qui m'avoit honorée de ſes bonnes

graces ; cette perte eſt de celles dont on ne ſe conſole jamais, & qui laiſſent une amertume repandue dans tout le reſte de la vie.

La mort de cette Princeſſe ne me laiſſa ni le deſſein ni le goût de continuer cette Hiſtoire, & j'écrivis ſeulement les circonſtances de ſa mort dont je fus temoin.

HISTOIRE
DE MADAME
HENRIETTE
D'ANGLETERRE
PREMIERE FEMME
DE
PHILIPPE DE FRANCE
DUC D'ORLEANS.

PREMIERE PARTIE.

LA Paix étoit faite entre la France & l'Eſpagne, le mariage du Roi étoit achevé après beaucoup de difficulté, & le Cardinal Mazarin tout glorieux d'avoir donné la Paix à la France, ſembloit n'avoir plus qu'à joüir de cette grande

fortune où ſon bonheur l'avoit élevé. Jamais Miniſtre n'avoit gouverné avec une puiſſance ſi abſoluë, & jamais Miniſtre ne s'étoit ſi bien ſervi de ſa puiſſance pour l'établiſſement de ſa grandeur.

La Reine Mere, (*a*) pendant ſa Regence, lui avoit laiſſé toute l'autorité royale, comme un fardeau trop peſant pour un naturel auſſi pareſſeux que le ſien. Le Roi (*b*) à ſa majorité lui avoit trouvé cette autorité entre les mains, & n'avoit eu ni la force, ni peut-être même l'envie de la lui ôter : on lui repreſentoit les troubles que la mauvaiſe conduite de ce Cardinal avoit excitez comme un effet de la haine des Princes pour un Miniſtre, qui avoit

(*a*) Anne d'Autriche. (*b*) Louis XIV.

voulu donner des bornes à leur ambition : on lui faiſoit conſiderer le Miniſtre comme un homme qui ſeul avoit tenu le timon de l'Etat pendant l'orage qui l'avoit agité, & dont la bonne conduite en avoit peut-être empêché la perte

Cette conſideration jointe à une ſoumiſſion ſuccée avec le lait, rendit le Cardinal plus abſolu ſur l'eſprit du Roi qu'il ne l'avoit été ſur celui de la Reine. L'étoile qui lui donnoit une autorité ſi entiere s'étendit même juſqu'à l'amour. Le Roi n'avoit pû porter ſon cœur hors la famille de cet heureux Miniſtre, il l'avoit donné dès ſa plus tendre jeuneſſe à la troiſiéme de ſes Niéces Mademoiſelle (a) de Manciny, & s'il

(a) Depuis Madame de Soiſſons.

le retira quand il fut dans un âge plus avancé, ce ne fut que pour le donner entierement à une quatriéme Niéce, qui portoit le même nom de (*b*) Manciny, à laquelle il ſe ſoumit ſi abſolumentque l'on peut dire qu'elle fut la Maitreſſe d'un Prince que nous avons vû depuis Maitre de ſa Maitreſſe & de ſon amour.

Cette même étoile du Cardinal produiſoit ſeule un effet ſi extraordinaire ; elle avoit étoufé dans la France tous les reſtes de cabale & de diſſention. La paix generale avoit fini toutes les guerres étrangeres ; le Cardinal avoit ſatisfait en partie aux obligations qu'il avoit à la Reine par le ma-

(*b*) Depuis Madame de Colone.

riage du Roi qu'elle avoit ſi ardemment ſouhaité, & qu'il avoit fait, bien qu'il le crut contraire à ſes interêts.

Ce mariage lui étoit même favorable, & l'eſprit doux & paiſible de la Reine ne lui pouvoit laiſſer lieu de craindre qu'elle entreprit de lui ôter le gouvernement de l'Etat : enfin on ne pouvoit ajouter à ſon bonheur que la durée ; mais ce fut ce qui lui manqua.

La mort interrompit une felicité ſi parfaite, & peu de tems aprés que l'on fût de retour du voyage, où la paix & le mariage s'étoient achevez, il mourut au Bois de Vincennes, avec une fermeté beaucoup plus philoſophe que chrétienne.

Il laiſſa par ſa mort un amas infini de richeſſes ; il choiſit le fils du Maréchal de la Milleraye (*a*) pour l'heritier de ſon nom & de ſes treſors ; il lui fit épouſer Hortence (*b*) la plus belle de ſes niéces & diſpoſa en ſa faveur de tous les établiſſemens qui dépendoient du Roi, de la même maniere qu'il diſpoſoit de ſon propre bien.

Le Roi en agrea neanmoins la diſpoſition, auſſi-bien que celle qu'il fit en mourant de toutes les charges & de tous les benefices qui étoient pour lors à donner. Enfin après ſa mort ſon ombre étoit encore la maitreſſe de toutes choſes, & il paroiſſoit que le Roi ne pen-

(*a*) Depuis Duc de Mazarin.
(*b*) Depuis Madame Mazarin.

ſoit à ſe conduire que par les ſentimens qu'il lui avoit inſpirez.

Cette mort donnoit de grandes eſperances à ceux qui pouvoient pretendre au Miniſtere; ils croyoient avec apparence qu'un Roi qui venoit de ſe laiſſer gouverner entierement tant pour les choſes qui regardoient ſon Etat que pour celles qui regardoient ſa perſonne, s'abandonneroit à la conduite d'un Miniſtre qui ne voudroit ſe mêler que des affaires publiques, & qui ne prendroit point connoiſſance de ſes actions particulieres.

Il ne pouvoit tomber dans leur imagination qu'un homme pût être ſi diſſemblable de lui-même, & qu'ayant toujours laiſſé l'autorité du Roi entre

les mains de ſon premier Miniſtre il voulût reprendre à la fois & l'autorité du Roi & les fonctions de premier Miniſtre.

Ainſi beaucoup de gens eſperoient quelque part aux affaires ; & beaucoup de Dames par des raiſons à peu près ſemblables eſperoient beaucoup de part aux bonnes graces du Roi. Elles avoient vû qu'il avoit paſſionément aimé Mademoiſelle Manciny, & qu'elle avoit paru avoir ſur lui le plus abſolu pouvoir qu'une Maitreſſe ait jamais eu ſur le cœur d'un Amant : elles eſperoient qu'ayant plus de charmes elles auroient pour le moins autant de credit ; & il y en avoit déja beaucoup qui prenoient pour modele de leur fortune celui

de la Ducheſſe de Beaufort. (*a*)

Mais pour faire mieux comprendre l'état de la Cour après la mort du Cardinal Mazarin & la ſuite des choſes dont nous avons à parler, il faut dépeindre en peu de mots les perſonnes de la Maiſon Roiale, les Miniſtres qui pouvoient pretendre au Gouvernement de l'Etat; & les Dames qui pouvoient aſpirer aux bonnes graces du Roi.

Portrait de la Reine Mere, Anne d'Autriche.

La Reine mere par ſon rang tenoit la premiere place dans la maiſon roiale, & ſelon les

(*a*) Gabrielle d'Eſtrées Maitreſſe de Henri I V.

aparences elle devoit la tenir par ſon credit ; mais le même naturel qui lui avoit rendu l'autorité roiale un peſant fardeau, pendant qu'elle étoit toute entiere entre ſes mains, l'empêchoit de ſonger à en reprendre une partie lors qu'elle n'y étoit plus. Son eſprit avoit paru inquiet & porté aux affaires pendant la vie du Roi ſon mari, mais dès qu'elle avoit été maitreſſe & d'elle-même & du Royaume, elle n'avoit penſé qu'à mener une vie douce, à s'ocuper à ſes exercices de devotion, & avoit temoigné une aſſez grande indifference pour toutes choſes. Elle étoit ſenſible neanmoins à l'amitié de ſes enfans ; elle les avoit élevez auprè, d'elle avec une tendreſſe qui lui donnoit quelque ja-

louſie des perſonnes avec leſquelles ils cherchoient leur plaiſir : ainſi elle étoit contente pourvû qu'ils euſſent de l'attention à la voir, & elle étoit incapable de ſe donner la peine de prendre ſur eux une veritable autorité.

Portrait de Madame Thereſe d'Autriche.

La jeune Reine étoit une perſonne de vingt-deux ans, bien faite de ſa perſonne, & qu'on pouvoit apeller belle, quoi qu'elle ne fût pas agreable. Le peu de ſejour qu'elle avoit fait en France, & les impreſſions qu'on en avoit données avant qu'elle y arrivât, étoient cauſe qu'on ne la connoiſſoit quaſi pas, ou que du

moins on croyoit ne la pas connoître, en la trouvant d'un esprit fort éloigné de ces desseins ambitieux dont on avoit tant parlé ; on la voyoit toute occupée d'une violente passion pour le Roi, attachée dans tout le reste de ses actions à la Reine sa belle mere sans distinction de personnes, ni de divertissemens & sujette à beaucoup de chagrins à cause de l'extrême jalousie qu'elle avoit du Roi.

Portrait de Philippe de France Duc d'Orleans.

Monsieur frere unique du Roi n'étoit pas moins attaché à la Reine sa mere ; ses inclinations étoient aussi conformes aux occupations des femmes que celles du Roi en étoient éloignées.

éloignées, il étoit beau & bien fait, mais d'une beauté & d'une taille plus convenable à une Princeſſe qu'à un Prince, auſſi avoit-il plus ſongé à faire admirer ſa beauté de tout le monde qu'à s'en ſervir pour ſe faire aimer des femmes, quoi qu'il fût continuellement avec elles; ſon amour propre ſembloit ne le rendre capable que d'attachement pour lui-même.

Portrait de Madame de Thianges.

Madame de Thianges (a) fille aînée du Duc de Mortemar avoit paru lui plaire plus que les autres, mais leur com-

(a) Mademoiſelle de la Rochechoüart ſœur ainée de Madame de Monteſpan.

merce étoit plutôt une confidence libertine qu'une veritable galanterie; l'eſprit du Prince étoit naturellement doux, bienfaiſant & civil, capable d'être prevenu, & ſi ſuſceptible d'impreſſions que les perſonnes qui l'aprochoient pouvoient quaſi repondre de s'en rendre maîtres, en le prenant par ſon foible. La jalouſie dominoit en lui, mais cette jalouſie le faiſoit plus ſouffrir que perſonne, la douceur de ſon humeur le rendant incapable des actions violentes que la grandeur de ſon rang auroit pu lui permettre.

Il eſt aiſé de juger par ce que nous venons de dire qu'il n'avoit nulle part aux affaires, puis que ſa jeuneſſe, ſes inclinations & la domination ab-

ſoluë du Cardinal étoient autant d'obſtacles qui l'en éloignoient.

Portrait de Louis XIV. encore jeune.

Il ſemble qu'en voulant décrire la Maiſon Royale je devois commencer par celui qui en eſt le Chef, mais on ne ſauroit le dépeindre que par ſes actions,& celles que nous avons vûës juſqu'au tems dont nous venons de parler, étoient ſi éloignées de celles que nous avons vûës depuis, qu'elles ne pouvoient guere ſervir à le faire connoître. On en pourra juger par ce que nous avons à dire; on le trouvera ſans doute un des plus grands Rois qui ayent jamais été, un des plus

honnêtes hommes de ſon Royaume, & l'on pourroit dire le plus parfait s'il n'étoit point ſi avare de l'eſprit que le ciel lui a donné & qu'il voulût le laiſſer paroître tout entier ſans le renfermer ſi fort dans la majeſté de ſon rang.

Voilà quelles étoient les perſonnes qui compoſoient la Maiſon Royale; pour le Miniſtere il étoit douteux entre Monſieur Fouquet Sur-Intendant des Finances, Monſieur le Tellier Secretaire d'Etat & Monſieur Colbert. (a) Ce troiſiéme avoit eu dans les derniers tems toute la confiance du Cardinal Mazarin; on ſavoit que le Roi n'agiſſoit encore que ſelon les ſentimens & les memoi-

(a) Depuis Contrôleur General des Finances.

res de ce Miniſtre, mais l'on ne ſavoit pas preciſément quels étoient les ſentimens & les memoires qu'il avoit donnez à ſa Majeſté ; on ne doutoit pas qu'il n'eût ruiné la Reine mere dans l'eſprit du Roi auſſi-bien que beaucoup d'autres perſonnes, mais on ignoroit celles qu'il y avoit établies.

Portrait de Monſieur Fouquet.

Monſieur Fouquet peu de tems avant la mort du Cardinal avoit été quaſi perdu auprès de lui pour s'être brouillé avec Monſieur Colbert. Ce Sur-Intendant étoit un homme d'une étenduë d'eſprit & d'une ambition ſans bornes, civil, obligeant pour tous les gens de

qualité & qui ſe ſervoit des finances pour les aquerir & pour les embarquer dans ſes intrigues, dont les deſſeins étoient infinis pour les affaires, auſſi bien que pour la galanterie.

Portrait de Monſieur le Tellier.

Monſieur le Tellier paroiſſoit plus ſage & plus moderé, attaché à ſes ſeuls interêts, & à des interêts ſolides, ſans être capable de s'éblouir du faſte & de l'éclat comme Monſieur Fouquet.

Portrait de Monſieur Colbert.

Monſieur Colbert étoit peu connu par diverſes raiſons, &

l'on ſavoit ſeulement qu'il avoit gagné la confiance du Cardinal par ſon habileté & ſon œconomie.

Le Roi n'apelloit au Conſeil que ces trois perſonnes, & l'on attendoit à voir qui l'emporteroit ſur les autres, ſachant bien qu'ils n'étoient pas unis, & que quand ils l'auroient été, il étoit impoſſible qu'ils le demeuraſſent.

Il nous reſte à parler des Dames qui étoient alors le plus avant à la Cour, & qui pouvoient aſpirer aux bonnes graces du Roi.

Portrait de la Comteſſe de Soiſſons.

La Comteſſe de Soiſſons auroit pû y pretendre, par la

grande habitude qu'elle avoit conſervée avec lui, & pour avoir été ſa premiere inclination. C'étoit une perſonne qu'on ne pouvoit pas apeller belle, & qui néanmoins étoit capable de plaire. Son eſprit n'avoit rien d'extraordinaire, ni de fort poli, mais il étoit naturel & agreable avec les perſonnes qu'elle connoiſſoit. La grande fortune de ſon oncle l'autoriſoit à n'avoir pas beſoin de ſe contraindre. Cette liberté qu'elle avoit priſe, jointe à un eſprit vif & à un naturel ardent, l'avoit renduë ſi attachée à ſes propres volontez, qu'elle étoit incapable de s'aſſujetir qu'à ce qui lui étoit agreable : elle avoit naturellement de l'ambition, & dans le tems où le Roi l'avoit aimée,

le Trône ne lui avoit point paru trop au deſſus d'elle, pour n'oſer y aſpirer. Son oncle, qui l'aimoit fort, n'avoit pas été éloigné du deſſein de l'y faire monter ; mais tous les faiſeurs d'horoſcope l'avoient tellement aſſuré qu'elle ne pourroit y parvenir, qu'il en avoit perdu la penſée, & l'avoit mariée au Comte de Soiſſons. Elle avoit pourtant toujours conſervé quelque crédit auprès du Roi, & une certaine liberté de lui parler plus hardiment que les autres ; ce qui faiſoit ſoupçonner aſſez ſouvent que dans de certains momens la galanterie trouvoit encore place dans leur converſation.

Cependant il paroiſſoit impoſſible que le Roi lui redonnât ſon cœur ; ce Prince étoit

plus ſenſible en quelque maniere à l'attachement qu'on avoit pour lui, qu'à l'agrément & au merite des perſonnes. Il avoit aimé la Comteſſe de Soiſſons avant qu'elle fût mariée, il avoit ceſſé de l'aimer, par l'opinion qu'il avoit que Villequier (*a*) ne lui étoit pas deſagreable ; peut-être l'avoit-il crû ſans fondement, & il y a même aſſez d'aparence qu'il ſe trompoit, puis qu'étant ſi peu capable de ſe contraindre, ſi elle l'eût aimé, elle l'eût bientôt fait paroître. Mais enfin puis qu'il l'avoit quittée ſur le ſimple ſoupçon qu'un autre en étoit aimé, il n'avoit garde de retourner à elle, lors qu'il croioit avoir une certitude en-

(*a*) Depuis Duc d'Aumont.

tiere qu'elle aimoit le Marquis de Vardes (a)

Mademoiſelle Mancini étoit encore à la Cour quand ſon oncle mourut. Pendant ſa vie il avoit conclu ſon mariage avec le Connétable Colonne ; & l'on n'attendoit plus que celui qui devoit l'épouſer au nom de ce Connétable, pour la faire partir de France. Il étoit difficile de démêler quels étoient ſes ſentimens pour le Roi, & quels ſentimens le Roi avoit pour elle. Il l'avoit paſſionnément aimée, comme nous avons déja dit : & pour faire comprendre juſqu'où cette paſſion l'avoit mené, nous dirons en peu de mots ce qui s'étoit paſſé à la mort du Cardinal.

(a) Dubec Crepin Marquis de Vardes, Capitaine des cent Suiſſes.

Cet attachement avoit commencé pendant le voyage de Calais,& la reconnoiſſance l'avoit fait naître plutôt que la beauté : Mademoiſelle de Mancini n'en avoit aucune ; il n'y avoit nul charme dans ſa perſonne & tres-peu dans ſon eſprit, quoiqu'elle en eût infiniment. Elle l'avoit hardi, reſolu, emporté, libertin & éloigné de toute ſorte de civilité & de politeſſe.

Pendant une dangereuſe maladie (*a*) que le Roi avoit eûë à Calais, elle avoit temoigné une affliction ſi violente de ſon mal, & l'avoit ſi peu cachée, que, lors qu'il commença à ſe mieux porter, tout le monde lui parla de la douleur de Mademoiſelle de Mancini,

(*a*) La petite verole.

peut-

peut-être dans la ſuite lui en parla-t'elle elle-même. Enfin elle lui fit paroître tant de paſſion, & rompit ſi entierement toutes les contraintes, où la Reine mere & le Cardinal la tenoient, que l'on peut dire qu'elle contraignit le Roi à l'aimer.

Le Cardinal ne s'opoſa pas d'abord à cette paſſion; il crût qu'elle ne pouvoit être que conforme à ſes interêts, mais comme il vit dans la ſuite que ſa niece ne lui rendoit aucun compte de ſes converſations avec le Roi, & qu'elle prenoit ſur ſon eſprit tout le crédit qui lui étoit poſſible, il commença à craindre qu'elle n'y en prit trop, & voulut aporter quelque diminution à cet attachement. Il vit bien-tôt qu'il s'en

étoit aviſé trop tard ; le Roi étoit entierement abandonné à ſa paſſion,& l'oppoſition qu'il fit paroitre, ne ſervit qu'à aigrir contre lui l'eſprit de ſa niéce, & à la porter à lui rendre toute ſorte de mauvais ſervices.

Elle n'en rendit pas moins à la Reine dans l'eſprit du Roi, ſoit en lui décriant ſa conduite pendant la Regence, ou en lui apprenant tout ce que la médiſance avoit inventé contre elle ; enfin elle éloignoit ſi bien de l'eſprit du Roi tous ceux qui pouvoient lui nüire & s'en rendit maîtreſſe ſi abſoluë, que pendant le tems que l'on commençoit à traiter la paix & le mariage, il demanda au Cardinal la permiſſion de l'épouſer, & temoigna enſuite,

par toutes ſes actions, qu'il ſe ſouhaitoit.

Le Cardinal qui ſavoit que la Reine ne pouroit entendre ſans horreur la propoſition de ce mariage, & que l'execution en eût été tres-hazardeuſe pour lui, ſe voulut faire un merite envers la Reine & envers l'Etat, d'une choſe qu'il croioit contraire à ſes propres interêts.

Il declara au Roi qu'il ne conſentiroit jamais à lui laiſſer faire une alliance ſi diſproportionnée, & que s'il la faiſoit de ſon autorité abſolue, il lui demanderoit à l'heure même la permiſſion de ſe retirer hors de France.

La reſiſtance du Cardinal étonna le Roi, & lui fit peut-être faire des reflexions qui

ralentirent la violence de ſon amour : l'on continua de traiter la paix & le mariage, & le Cardinal, avant que de partir pour aller regler les articles de l'un & de l'autre, ne voulut pas laiſſer ſa niece à la Cour ; il reſolut de l'envoyer à Broüage; le Roi en fut auſſi affligé que le peut être un Amant à qui l'on ôte ſa Maîtreſſe, mais Mademoiſelle Mancini, qui ne ſe contentoit pas des mouvemens de ſon cœur, & qui auroit voulu qu'il eût temoigné ſon amour par des actions d'autorité, lui reprocha, en lui voyant repandre des larmes lorſqu'elle monta en caroſſe, qu'il pleuroit & qu'il étoit le Maitre : ces reproches ne l'obligerent pas à le vouloir être ; il la laiſſa partir quelque affligé qu'il fût,

lui promettant neanmoins qu'il ne conſentiroit jamais au mariage d'Eſpagne, & qu'il n'abandonneroit pas le deſſein de l'épouſer.

Toute la Cour partit quelque tems après pour aller à Bourdeaux, afin d'être plus près du lieu où l'on traitoit la paix.

Le Roi vit Mademoiſelle Mancini à Saint Jean d'Angeli, il en parut plus amoureux que jamais dans le peu de momens qu'il eut à être avec elle, & lui promit toujours la même fidelité. Le tems, l'abſence & la raiſon, le firent enfin manquer à ſa promeſſe : & quand le traité fut achevé, il l'alla ſigner à l'Iſle de la Conference, & prendre l'Infante d'Eſpagne des mains du Roi ſon pere, pour

la faire Reine de France dès le lendemain.

La Cour revint enſuite à Paris. Le Cardinal, qui ne craignoit plus rien, y fit auſſi revenir ſes nieces.

Mademoiſelle Mancini étoit outrée de rage & de deſeſpoir: elle trouvoit qu'elle avoit perdu en même tems un Amant fort aimable, & la plus belle Couronne de l'Univers; un eſprit plus moderé que le ſien auroit eu de la peine à ne pas s'emporter dans une ſemblable ocaſion; auſſi s'étoit-elle abandonnée à la rage & à la colere.

Le Roi n'avoit plus la même paſſion pour elle; la poſſeſſion d'une Princeſſe belle & jeune, comme la Reine ſa femme, l'ocupoit agreablement: neanmoins comme l'attachement

d'une femme eſt rarement un obſtacle á l'amour qu'on a pour une maîtreſſe, le Roi ſeroit peut-être revenu à Mademoiſelle Mancini, s'il n'eût connu qu'entre tous les partis, qui ſe preſentoient alors pour l'épouſer, elle ſouhaitoit ardemment le Duc Charles, neveu du Duc de Lorraine, & s'il n'avoit été perſuadé que ce Prince avoit ſu toucher ſon cœur.

Le mariage ne s'en put faire par pluſieurs raiſons, le Cardinal conclut celui du Connétable Colonne; & mourut, comme nous avons dit avant qu'il fût achevé.

Mademoiſelle Mancini avoit une ſi horrible repugnance pour ce mariage, que voulant l'éviter, ſi elle eût vu quelque aparence de regagner le cœur

du Roi, malgré tout ſon dépit, elle y auroit travaillé de toute ſa puiſſance

Le Public ignoroit le ſecret dépit qu'avoit eû le Roi du penchant qu'elle avoit temoigné pour le mariage du neveu du Duc de Lorraine, & comme on le voyoit ſouvent aller au Palais Mazarin, où elle logeoit avec Madame Mazarin ſa ſœur, on ne ſavoit ſi le Roi y étoit conduit par les reſtes de ſon ancienne flâme, ou par les étincelles d'une nouvelle, que les yeux de Madame Mazarin étoient bien capables d'allumer.

Portrait de Madame Mazarin.

C'étoit, comme nous avons dit, non ſeulement la plus belle des nieces du Cardinal, mais auſſi une des plus parfaites Beautez de la Cour. Il ne lui manquoit que de l'eſprit pour être acomplie, & pour lui donner la vivacité qu'elle n'avoit pas ; ce deffaut même n'en étoit pas un pour tout le monde, & beaucoup de gens trouvoient ſon air languiſſant & ſa negligence capables de ſe faire aimer.

Ainſi les opinions ſe portoient aiſément à croire que le Roi lui en vouloit, & que l'aſcendant du Cardinal garderoit encore ſon cœur dans ſa fa-

mille. Il eſt vrai que cette opinion n'étoit pas ſans fondement ; l'habitude que le Roi avoit priſe avec les Niéces du Cardinal, lui donnoit plus de diſpoſition à leur parler, qu'à toutes les autres femmes ; & la beauté de Madame Mazarin, jointe à l'avantage que donne un mari qui n'eſt guere aimable, à un Roi qui l'eſt beaucoup, l'eût aiſément porté à l'aimer, ſi Monſieur de Mazarin n'avoit eu ce même ſoin, que nous lui avons vu depuis, d'éloigner ſa femme des lieux où étoit le Roi.

Il y avoit encore à la Cour un grand nombre de belles Dames, ſur qui le Roi auroit pu jetter les yeux.

Portrait de Madame d'Armagnac.

Madame d'Armagnac fille du Maréchal de Villeroi étoit d'une beauté à attirer ceux de tout le monde. Pendant qu'elle étoit fille elle avoit donné beaucoup d'eſperance à tous ceux qui l'avoient aimée, qu'elle ſouffriroit aiſément de l'être lors que le mariage l'auroit miſe dans une condition plus libre. Cependant, ſi-tôt qu'elle eut épouſé Monſieur d'Armagnac, ſoit qu'elle eut de la paſſion pour lui, ou que l'âge l'eut rendue plus circonſpecte, elle s'étoit entierement retirée dans ſa famille.

La ſeconde fille du Duc de Mortemar (*a*) qu'on apelloit Mademoiſelle de Tonnay-Charente, étoit encore une beauté tres-achevée, quoiqu'elle ne fût pas parfaitement agreable. Elle avoit beaucoup d'eſprit, & une ſorte d'eſprit plaiſant & naturel, comme tous ceux de ſa maiſon.

Le reſte des belles perſonnes qui étoient à la Cour, ont trop peu de part à ce que nous avons à dire, pour m'obliger d'en parler; & nous ferons ſeulement mention de celles qui s'y trouveront mêlées, ſelon que la ſuite nous y engagera.

(*a*) Madame de Monteſpan.

Fin de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

LA Cour étoit revenuë à Paris auſſi-tôt après la mort du Cardinal. Le Roi s'apliquoit à prendre une connoiſſance exacte des affaires: il donnoit à cette ocupation la plus grande partie de ſon tems, & partageoit le reſte avec la Reine ſa femme.

Celui qui devoit épouſer Mademoiſelle Mancini, au nom du Connétable Colonne arriva à Paris, & elle eut la douleur de ſe voir chaſſée de France par le Roi; ce fut à la verité avec tous les honneurs imaginables. Le Roi la traita dans ſon mariage, & dans tout le reſte, comme ſi ſon oncle eût encore vêcu; mais enfin

on la maria, & on la fit partir avec assez de precipitation.

Elle soutint sa douleur avec beaucoup de constance, & même avec assez de fierté ; mais au premier lieu où elle coucha en sortant de Paris, elle se trouva si pressée de sa douleur, & si accablée de l'extrême violence qu'elle s'étoit faite, qu'elle pensa y demeurer : enfin elle continua son chemin, & s'en alla en Italie, avec la consolation de n'être plus sujette d'un Roi, dont elle avoit cru devoir être la femme.

La premiere chose considerable qui se fit après la mort du Cardinal, ce fut le mariage de Monsieur avec la Princesse d'Angleterre. Il avoit été resolu par le Cardinal, & quoique cette alliance semblât contrai-

re à toutes les regles de la politique, il avoit cru qu'on devoit être ſi aſſuré de la douceur du naturel de Monſieur, & de ſon attachement pour le Roi, qu'on ne devoit point craindre de lui donner un Roi d'Angleterre, pour beaufrere.

L'Hiſtoire de nôtre ſiecle eſt ſi remplie des grandes revolutions de ce Royaume, & le malheur qui fit perdre la vie au meilleur (*a*) Roi du monde ſur un échafaut par les mains de ſes ſujets, & qui contraignit la Reine ſa femme à venir chercher un azile dans le Royaume de ſes peres, eſt un exemple de l'inconſtance de la Fortune, qui eſt ſu de toute la terre.

(*a*) Charles I. qui eut la tête trenchée à Londres le 9. Fevrier 1649.

Portrait de Madame.

Le changement funeſte de cette Maiſon Royale fut favorable en quelque choſe à la Princeſſe d'Angleterre. Elle étoit encore entre les bras de ſa Nourice, & fut la ſeule de tous les enfans de la Reine ſa mere, (*a*) qui ſe trouva auprès d'elle pendant ſa diſgrace. Cette Reine s'apliquoit toute entiere au ſoin de ſon éducation, & le malheur de ſes affaires la faiſant plûtôt vivre en perſonne privée qu'en ſouveraine, cette jeune Princeſſe prit toutes les lumieres, toute la civilité, & toute l'humanité des conditions ordinaires, & conſerva dans ſon cœur & dans

(*a*) Henriette de France, fille de Henri IV.

ſa perſonne, toutes les grandeurs de ſa naiſſance royale.

Auſſi-tôt que cette Princeſſe commença à ſortir de l'enfance, on lui trouva un agrément extraordinaire. La Reine mere temoigna beaucoup d'inclination pour elle ; & comme il n'y avoit alors nulle aparence que le Roi pût épouſer l'Infante ſa niece, elle parut ſouhaiter qu'il épouſât cette Princeſſe. Le Roi au contraire temoigna de l'averſion pour ce mariage, & même pour ſa perſonne : il la trouva trop jeune pour lui, & il avouoit enfin qu'elle ne lui plaiſoit pas, quoi qu'il n'en pût dire la raiſon ; auſſi eût-il été difficile d'en trouver : C'étoit principalement ce que la Princeſſe d'Angleterre poſſedoit au ſouverain

degré que le don de plaire & ce qu'on apelle graces, & les charmes étoient repandus en toute ſa perſonne, dans ſes actions, & dans ſon eſprit; & jamais Princeſſe n'a été ſi également capable de ſe faire aimer des hommes, & adorer des femmes.

En croiſſant, ſa beauté augmenta auſſi; en ſorte que, quand le mariage du Roi fut achevé, celui de Monſieur & d'elle fut reſolu. Il n'y avoit rien à la Cour qu'on pût lui comparer.

En ce même tems le Roi (a) ſon frere fut retabli ſur le Trône, par une revolution preſque auſſi prompte, que celle qui l'en avoit chaſſé. Sa mere vou-

(a) Qui fut retabli en 1660. Charles II.

lut aller jouir du plaiſir de le voir paiſible poſſeſſeur de ſon Royaume, & avant que d'achever le mariage de la Princeſſe ſa fille, elle la mena avec elle en Angleterre. Ce fut dans ce voyage que la Princeſſe commença à reconnoître la puiſſance de ſes charmes; le Duc de Bouckingam, (*a*) fils de celui qui fut décapité, jeune & bienfait, étoit alors fortement attaché à la Princeſſe Royale (*b*) ſa ſœur, qui étoit à Londres. Quelque grand que fût cet attachement, il ne put tenir contre la Princeſſe d'Angleterre, & ce Duc devint ſi paſſionnément amoureux d'el-

(*a*) Il ne fut pas décapité, mais il fut aſſaſſiné par Felton.

(*b*) Depuis femme de l'Electeur Palatin.

le, qu'on peut dire qu'il en perdit la raiſon.

La Reine d'Angleterre étoit tous les jours preſſée par des lettres de Monſieur, de s'en retourner en France, pour achever ſon mariage, qu'il temoignoit ſouhaiter avec impatience, ainſi elle fut obligée de partir quoique la ſaiſon fût fort rude & fort fâcheuſe.

Le Roi ſon fils l'acompagna juſqu'à une journée de Londres. Le Duc de Bouckingam la ſuivit comme tout le reſte de la Cour; mais au lieu de s'en retourner de même, il ne pût ſe reſoudre à abandonner la Princeſſe d'Angleterre, & demanda au Roi permiſſion de paſſer en France, de ſorte que ſans équipage & ſans toutes les choſes neceſſaires pour un pa-

reil voyage, il s'embarqua à Portsmouth avec la Reine.

Le vent fut favorable le premier jour, mais le lendemain il fut si contraire, que le vaisseau de la Reine se trouva ensablé, & en grand danger de perir: l'épouvante fut grande dans tout le navire; & le Duc de Bouckingam, qui craignoit pour plus d'une vie, parut dans un desespoir inconcevable.

Enfin, on tira le vaisseau du peril où il étoit, mais il falut relâcher au port.

Madame la Princesse d'Angleterre fut attaquée d'une fievre tres-violente. Elle eut pourtant le courage de vouloir se rembarquer dès que le vent fut favorable; mais si-tôt qu'elle fut dans le vaisseau, la rougeole sortit; de sorte qu'on

ne put abandonner la terre, & qu'on ne put auſſi ſonger à debarquer, de peur de hazarder ſa vie par cette agitation.

Sa maladie fut tres-dangereuſe. Le Duc de Bouckingam parût comme un fou & un deſeſperé, dans les momens où il la crut en peril. Enfin lors qu'elle ſe porta aſſez bien pour ſouffrir la mer, & pour aborder au Havre, il eut des jalouſies ſi extravagantes des ſoins que l'Amiral d'Angleterre prenoit pour cette Princeſſe, qu'il le querella ſans aucune ſorte de raiſon, & la Reine craignant qu'il n'en arrivât du deſordre, ordonna au Duc de Bouckingam de s'en aller à Paris, pendant qu'elle ſejourneroit quelque tems au Havre, pour laiſſer reprendre des forces à la Princeſſe ſa fille.

Lors qu'elle fut entierement etablie, elle revint à Paris. Monſieur alla au devant d'elle, avec tous les empreſſemens imaginables, & continua juſqu'à ſon mariage à lui rendre les devoirs, auſquels il ne manquoit que de l'amour, mais le miracle d'enflâmer le cœur de ce Prince n'étoit reſervé à aucune femme du monde.

Portrait du Comte de Guiches.

Le Comte de Guiches étoit en ce tems-là ſon favori. C'étoit le jeune homme de la Cour le plus beau & le mieux fait, aimable de ſa perſonne, galant, hardi, brave, rempli de grandeur & d'élevation : la vanité que tant de bonnes qua-

litez lui donnoient, & un air mépriſant repandu dans toutes ſes actions, terniſſoient un peu tout ce merite; mais il faut pourtant avouer qu'aucun homme de la Cour n'en avoit autant que lui; Monſieur l'avoit fort aimé dès l'enfance, & avoit toujours conſervé avec lui un grand commerce, & auſſi étroit qu'il y en peut avoir entre de jeunes gens.

Le Comte étoit alors amoureux de Madame de Chalais fille du Duc de Marmoutiers, elle étoit tres-aimable, ſans être fort belle; il la cherchoit par tout, il la ſuivoit en tous lieux: enfin c'étoit une paſſion ſi publique, & ſi declarée qu'on doutoit qu'elle fut approuvée de celle qui la cauſoit; & l'on s'imaginoit que s'il y avoit eu

quelque

quelque intelligence entre eux, elle lui auroit fait prendre des chemins plus cachez. Cependant il eſt certain que s'il n'en étoit pas tout à fait aimé, il n'en étoit pas haï, & qu'elle voyoit ſon amour ſans colere. Le Duc de Bouckingam fut le premier qui ſe douta qu'elle n'avoit pas aſſez de charmes, pour retenir un homme, qui ſeroit tous les jours expoſé à ceux de Madame la Princeſſe d'Angleterre. Un ſoir qu'il étoit venu chez elle, Madame de Chalais y vint auſſi. La Princeſſe lui dit en Anglois, que c'étoit la Maitreſſe du Comte de Guiches, & lui demanda s'il ne la trouvoit pas fort aimable; non, lui repondit-il, je ne trouve pas qu'elle le ſoit aſſez pour lui,

qui me paroit, malgré que j'en aie, le plus honnête homme de toute la Cour, & je ſouhaite, Madame, que tout le monde ne ſoit pas de mon avis. La Princeſſe ne fit pas reflexion à ce diſcours, comme un effet de la paſſion de ce Duc, dont il lui donnoit tous les jours quelque preuve, & qu'il ne laiſſoit que trop voir à tout le monde.

Monſieur s'en aperçût bientôt, & ce fut en cette ocaſion que Madame la Princeſſe d'Angleterre découvrit pour la premiere fois cette jalouſie naturelle, dont il lui donna depuis tant de marques. Elle vit donc ſon chagrin; & comme elle ne ſe ſoucioit pas du Duc de Bouckingam, qui, quoi que fort aimable, a eu ſou-

vent le malheur de n'être pas aimé, elle en parla à la Reine ſa mere qui prit ſoin de remettre l'eſprit de Monſieur, & de lui faire concevoir que la paſſioc du Duc étoit regardée comme une choſe ridicule.

Cela ne deplut point à Monſieur, mais il n'en fut pas entierement ſatisfait; il s'en ouvrit à la Reine (a) ſa mere qui eut de l'indulgence pour la paſſion du Duc, en faveur de celle que ſon pere lui avoit autrefois temoignée. Elle ne voulut pas qu'on fit de bruit, mais elle fut d'avis qu'on lui fit entendre, lors qu'il auroit fait encore quelque ſejour en France, que ſon retour étoit neceſſaire en Angleterre, ce qui fut executé dans la ſuite.

(a) Anne d'Autriche.

Enfin le mariage de Monſieur s acheva, (a) & fut fait en Carême ſans ceremonie, dans la Chapelle du Palais. Toute la Cour rendit ſes devoirs à Madame la Princeſſe d'Angleterre, que nous apellerons d'orenavant Madame.

Il n'y eut perſonne qui ne fut ſurpris de ſon agrément, de ſa civilité, & de ſon eſprit: comme la Reine mere la tenoit fort près de ſa perſonne, on ne la voyoit jamais que chez elle, où elle ne parloit quaſi point. Ce fut une nouvelle découverte de lui trouver l'eſprit auſſi aimable que tout le reſte; on ne parloit que d'elle, & tout le monde s'empreſſoit à lui donner des louanges.

Quelque tems après ſon mariage elle vint loger chez Mon-

(a) Mariage de Monſieur.

ſieur aux Tuilleries ; le Roi & la Reine allerent à Fontainebleau. Monſieur & Madame demeurerent encore quelque tems à Paris ; ce fut alors que toute la France ſe trouva chez elle ; tous les hommes ne penſoient qu'à lui faire leur cour, & toutes les femmes qu'à lui plaire.

Madame de Valentinois (*a*) ſœur du Comte de Guiches, que Monſieur aimoit fort, à cauſe de ſon frere & à cauſe d'elle-même, car il avoit pour elle toute l'inclination dont il étoit capable, fut une de celles qu'elle choiſit pour être dans ſes plaiſirs, Meſdemoiſelles de Crequi & de Châtillon, (*b*) & Mademoiſelle de

(*a*) Depuis Madame de Monaco.
(*b*) Depuis Ducheſſe de Mekelbourg.

Tonnay Charente (a) avoient l'honneur de la voir ſouvent, auſſi-bien que d'autres perſonnes, à qui elle avoit temoigné de la bonté avant qu'elle fut mariée.

Mademoiſelle de la Trimouille & Madame de la Fayette étoient de ce nombre. La premiere lui plaiſoit par ſa bonté, & par une certaine ingenuité à conter tout ce qu'elle avoit dans le cœur, qui reſſentoit la ſimplicité des premiers ſiecles : l'autre lui avoit été agreable par ſon bonheur ; car bien qu'on lui trouvât du merite, c'étoit une ſorte de merite ſi ſerieux en aparence, qu'il ne ſembloit pas qu'il dut plaire à une Princeſſe auſſi jeune que Madame. Cependant

(a) Depuis Madame de Monteſpan.

elle lui avoit été agreable ; & elle avoit été ſi touchée du merite & de l'eſprit de Madame, qu'elle lui dût plaire dans la ſuite, par l'attachement qu'elle eut pour elle.

Toutes ces perſonnes paſſoient les après-dinées chez Madame. Elles avoient l'honneur de la ſuivre au Cour : au retour de la promenade on ſoupoit chez Monſieur : après le ſouper tous les hommes de la Cour s'y rendoient, & on paſſoit le ſoir parmi les plaiſirs de la Comedie, du jeu & des violons. Enfin on s'y divertiſſoit avec tout l'agrément imaginable, & ſans aucun mélange de chagrin. Mademoiſelle de Chalais, y venoit aſſez ſouvent, le Comte de Guiche ne manquoit pas de s'y rendre ; la

familiarité qu'il avoit chez Monſieur, lui donnoit l'entrée chez ce Prince aux heures les plus particulieres. Il voyoit Madame à tous momens avec tous ſes charmes. Monſieur prenoit même le ſoin de les lui faire admirer : enfin il l'expoſoit à un peril qu'il étoit preſque impoſſible d'éviter.

Après que lque ſejour à Paris, Monſieur & Madame s'en allerent à Fontainebleau. Madame y porta la joye & les plaiſirs. Le Roi connut en la voyant de plus près, combien il avoit été injuſte, en ne la trouvant pas la plus belle perſonne du monde. Il s'attacha fort à elle, & lui temoigna une complaiſance extrême. Elle diſpoſoit de toutes les parties de divertiſſement, elles ſe fai-

ſoient toutes pour elle, & il paroiſſoit que le Roi n'y avoit de plaiſir que par celui qu'elle en recevoit. C'étoit dans le milieu de l'Eté, Madame s'alloit baigner tous les jours, elle partoit en caroſſe à cauſe de la chaleur, & revenoit à cheval, ſuivie de toutes les Dames habillées galamment, avec mille plumes ſur leur tête, acompagnées du Roi, & de la jeuneſſe de la Cour; après ſouper on montoit dans des caleches, & au bruit des violons on s'alloit promener une partie de la nuit autour du Canal.

L'attachement que le Roi avoit pour Madame, commença bien tôt à faire du bruit, & à être interpreté diverſement. La Reine mere en eut d'abord beaucoup de chagrin, il lui

parut que Madame, lui ôtoit abſolument le Roi, & qu'il lui donnoit toutes les heures, qui avoient acoutumé d'ètre pour elle. La grande jeuneſſe de Madame lui perſuada qu'il ſeroit facile d'y remedier, & que lui faiſant parler par l'Abé de Montaigu, & par quelques perſonnes qui devoient avoir quelque crédit ſur ſon eſprit, elle l'obligeroit à ſe tenir plus attachée à ſa perſonne, & de n'attirer pas le Roi, dans des divertiſſemens qui en étoient éloignez.

Madame étoit laſſe de l'ennui, & de la contrainte qu'elle avoit eſſuyée auprès de la Reine ſa mere. Elle crut que la Reine ſa belle-mere vouloit prendre ſur elle une pareille autorité; elle fut ocupée de la

joye d'avoir ramené le Roi à elle, & de ſavoir par lui-même que la Reine mere tâchoit de l'en éloigner. Toutes ces choſes la détournerent tellement des meſures qu'on vouloit lui faire prendre, que même elle n'en garda plus aucune. Elle ſe lia d'une maniere étroite avec la Comteſſe de Soiſſons, qui étoit alors l'objet de la jalouſie de la Reine, & de l'averſion de la Reine mere, & ne penſa plus qu'à plaire au Roi comme belle-ſœur; je croi qu'elle lui plut d'une autre maniere; je croi auſſi qu'elle penſa qu'il ne lui plaiſoit que comme un beau-frere, quoi qu'il lui plut peut-être davantage: mais enfin comme ils étoient tous deux infiniment aimables, & tous deux nez avec des diſ-

positions galantes, qu'ils se voyoient tous les jours, au milieu des plaisirs & des divertissemens, il parut aux yeux de tout le monde, qu'ils avoient l'un pour l'autre cet agrément, qui precede d'ordinaire les grandes passions.

Cela fit bien tôt beaucoup de bruit à la Cour, la Reine mere fut ravie de trouver un pretexte si specieux de bienseance, & de devotion, pour s'opposer à l'attachement que le Roi avoit pour Madame; elle n'eut pas de peine à faire entrer Monsieur dans ses sentimens; il étoit jaloux par lui-même, & il le devenoit encore davantage par l'humeur de Madame, qu'il ne trouvoit pas aussi éloignée de la galanterie qu'il l'auroit souhaité.

L'aigreur

L'aigreur s'augmentoit tous les jours entre la Reine mere & elle ; le Roi donnoit toutes les eſperances à Madame; mais il ſe ménageoit neanmoins avec la Reine mere, en ſorte que lorſqu'elle rediſoit à Monſieur ce que le Roi lui avoit dit, Monſieur trouvoit aſſez de matiere pour vouloir perſuader à Madame, que le Roi n'avoit pas pour elle autant de conſideration qu'il lui en temoignoit, tout cela faiſoit un cercle de redités & de démêlez, qui ne donnoit pas un moment de repos ni aux uns, ni aux autres. Cependant le Roi & Madame, ſans s'expliquer entr'eux de ce qu'ils ſentoient l'un pour l'autre, continuerent de vivre d'une maniere qui ne laiſſoit douter à perſonne, qu'il

n'y eut entr'eux plus que de l'amitié.

Le bruit s'en augmenta fort, & la Reine mere & Monſieur en parlerent ſi fortement au Roi, & à Madame, qu'ils commencerent à ouvrir les yeux, & à faire peut-être des reflexions, qu'ils n'avoient point encore faites : enfin ils reſolurent de faire ceſſer ce grand bruit, & par quelque motif que ce put être, ils convinrent entr'eux que le Roi feroit l'amoureux de quelque perſonne de la Cour. Ils jetterent les yeux ſur celles qui paroiſſoient les plus propres à ce deſſein, & choiſirent entr'autres Mademoiſelle de Pon (a) parente du Maréchal d'Albret, & qui pour être nouvellement venuë de

(a) Depuis Madame d'Hudicour.

Province, n'avoit pas toute l'habileté imaginable : ils jetterent auſſi les yeux ſur Chimerault (a) une des filles de la Reine, fort coquette, & ſur la Valiere, qui étoit une fille de Madame, fort jolie, fort douce, & fort naïve ; la fortune de cette fille étoit mediocre, ſa mere s'étoit remariée à Saint Remi, premier Maitre d'Hôtel de Monſieur le Duc d'Orleans, ainſi elle avoit preſque toujours été à Orleans ou à Blois. Elle ſe trouvoit tres-heureuſe d'être auprès de Madame ; tout le monde la trouvoit jolie, pluſieurs jeunes gens avoient penſé à s'en faire aimer ; le Comte de Guiches s'y étoit attaché plus que les autres, il y paroiſſoit encore tout

(a) Depuis Madame de la Baſiniere.

ocupé, lors que le Roi la choiſit pour une de celles dont il vouloit éblouir le Public. De concert avec Madame, il commença non ſeulement à faire l'amoureux d'une des trois qu'ils avoient choiſies, mais de toutes les trois enſemble ; il ne fut pas long-tems ſans prendre parti, ſon cœur ſe détermina en faveur de la Valiere ; & quoiqu'il ne laiſſât pas de dire des douceurs aux autres, & d'avoir même un commerce aſſez reglé avec Chimerault, la Valiere eut tous ſes ſoins & toutes ſes aſſiduitez.

Le Comte de Guiches qui n'étoit pas aſſez amoureux pour s'opiniâtrer contre un rival ſi redoutable, l'abandonna, & ſe brouilla avec elle, en lui diſant des choſes aſſez deſagreables.

Madame vit avec quelque chagrin que le Roi s'attachoit veritablement à la Valiere ; ce n'eſt peut-être pas qu'elle en eut, ce qu'on pouroit apeller de la jalouſie, mais elle eût été bien aiſe qu'il n'eût pas eu de veritable paſſion, & qu'il eût conſervé pour elle une ſorte d'attachement, qui ſans avoir la violence de l'amour, en eût eu la complaiſance & l'agrément.

Long-tems avant qu'elle fût mariée, on avoit predit que le Comte de Guiches ſeroit amoureux d'elle, & ſitôt qu'il eut quité la Valiere on commença à dire qu'il aimoit Madame, & peut-être même qu'on le dit avant qu'il en eût la penſée, mais ce bruit ne fut pas deſagreable à ſa vanité. Et

comme ſon inclination s'y trouva peut-être diſpoſée, il ne prit pas de grands ſoins pour s'empêcher de devenir amoureux, ni pour empêcher qu'on ne le ſoupçonnât de l'être. L'on repetoit alors à Fontainebleau un Ballet, que le Roi & Madame dancerent, & qui fut le plus agreable qui ait jamais été, ſoit par le lieu où il ſe dançoit, qui étoit le bord de l'étang, ou par l'invention qu'on avoit trouvée, de faire venir du bout d'une allée le Theâtre tout entier, chargé d'une infinité de perſonnes, qui s'aprochoient inſenſiblement, & qui faiſoient une entrée, en danſant devant le Theâtre.

Pendant la repetition de ce Ballet, le Comte de Guiches étoit tres-ſouvent avec Mada-

me, parce qu'il dançoit dans la même entrée ; il n'oſoit encore lui rien dire de ſes ſentimens, mais par une certaine familiarité qu'il avoit aquiſe auprès d'elle, il prenoit la liberté de lui demander des nouvelles de ſon cœur, & ſi rien ne l'avoit jamais touchée, elle lui repondoit avec beaucoup de bonté, & d'agrément, & il s'émancipoit quelquefois à crier, en s'enfuyant d'auprès d'elle, qu'il étoit en grand peril.

Madame recevoit tout cela comme des choſes galantes, ſans y faire une plus grande attention : le Public y vit plus clair qu'elle-même. Le Comte de Guiches laiſſoit voir, comme on a déja dit, ce qu'il avoit dans le cœur, en ſorte que le

bruit s'en repandit auſſi-tôt. La grande amitié que Madame avoit pour la Ducheſſe de Valentinois, contribua beaucoup à faire croire qu'il y avoit de l'intelligence entr'eux, & l'on regardoit Monſieur, qui paroiſſoit amoureux de Madame de Valentinois, comme la dupe du frere & de la ſœur. Il eſt vrai neanmoins qu'elle ſe mêla tres-peu de cette galanterie; & quoique ſon frere ne lui cachât point ſa paſſion pour Madame, elle ne commença pas les liaiſons qui ont paru depuis.

Cependant l'attachement du Roi pour la Valiere, augmentoit toujours; il faiſoit beaucoup de progrez auprès d'elle, ils gardoient beaucoup de meſures; il ne la voyoit pas chez Madame, & dans les prome-

nades du jour ; mais à la promenade du ſoir, il ſortoit de la caleche de Madame, & s'alloit mettre près de celle de la Valiere, dont la portiere étoit abatuë ; & comme c'étoit dans l'obſcurité de la nuit, il lui parloit avec beaucoup de commodité.

La Reine mere & Madame n'en furent pas moins mal enſemble. Lors qu'on vit que le Roi n'en étoit point amoureux puis qu'il l'étoit de la Valiere, & que Madame ne s'opoſoit pas aux ſoins que le Roi rendoit à cette fille, la Reine mere en fut aigrie. Elle tourna l'eſprit de Monſieur, qui s'en aigrit & qui prit au point d'honneur que le Roi, fut amoureux d'une fille de Madame. Madame de ſon côté manquoit en beau-

coup de choſes aux égards qu'elle devoit à la Reine mere, & même à ceux qu'elle devoit à Monſieur, en ſorte que l'aigreur étoit grande de toutes parts.

Dans ce même tems le bruit fut grand de la paſſion du Comte de Guiches, Monſieur en fut bien-tôt inſtruit, & lui fit tres mauvaiſe mine. Le Comte de Guiches, ſoit par ſon naturel fier, ſoit par chagrin, de voir Monſieur inſtruit d'une choſe, qui lui étoit commode qu'il ignorât, eut avec Monſieur un éclairciſſement fort audacieux, & rompit avec lui, comme s'il eut été ſon égal; cela éclata publiquement, & le Comte de Guiches ſe retira de la Cour.

Le jour que ce bruit arriva

Madame gardoit la chambre, & ne voyoit perſonne ; elle ordonna qu'on laiſſat ſeulement entrer ceux qui repetoient avec elle, dont le Comte de Guiches étoit du nombre, ne ſachant point ce qui venoit de ſe paſſer. Comme le Roi vint chez elle, elle lui dit les ordres qu'elle avoit donnez ; le Roi lui repondit en ſouriant, qu'elle ne connoiſſoit pas mal, ceux qui devoient être exemtez, & lui conta enſuite ce qui venoit de ſe paſſer, entre Monſieur & le Comte de Guiches ; la choſe fut ſuë de tout le monde, & le Maréchal de Grammont, pere du Comte de Guiches, renvoya ſon fils à Paris, & lui commanda de revenir à Fontainebleau.

Pendant ce tems-là les affai-

res du miniſtere n'étoient pas plus tranquilles que celles de l'amour ; & quoique Monſieur Fouquet, depuis la mort du Cardinal, eut demandé pardon au Roi de toutes les choſes paſſées, quoique le Roi le lui eut acordé, & qu'il parut l'emporter ſur les autres Miniſtres, neanmoins on travailloit fortement à ſa perte, & elle étoit reſolue.

Madame de Chevreuſe, qui avoit toujours conſervé quelque choſe de ce grand crédit qu'elle avoit eu ſur la Reine mere, entreprit de la porter à perdre Monſieur Fouquet.

Monſieur de Laigue, marié en ſecret, à ce que l'on a cru, avec Madame de Chevreuſe, étoit mal content de ce Sur-Intendant ; il gouvernoit Ma-

dame

dame de Chevreuſe; Monſieur le Tellier, & Monſieur Colbert, ſe joignirent à eux; la Reine mere fit un voyage à Dampierre: & là la perte de Monſieur Fouquet fut conclue, & on y fit enſuite conſentir le Roi. On reſolut d'arrêter ce Sur-Intendant, mais les Miniſtres craignant, quoique ſans ſujet, le nombre d'amis qu'il avoit dans le Royaume, porterent le Roi à aller à Nantes, afin d'être près de Bell'Iſle, que Monſieur Fouquet venoit d'acheter, & de s'en rendre maître.

Ce voyage fut long-tems reſolu ſans qu'on en fit la propoſition; mais enfin, ſur des pretextes qu'ils trouverent, on commença à en parler. Monſieur Fouquet, bien éloigné

de penſer que ſa perte fut l'objet de ce voyage, ſe croyoit tout à fait aſſuré de ſa fortune ; & le Roi, de concert avec les autres Miniſtres, pour lui ôter toute ſorte de defiance, le traitoit avec de ſi grandes diſtinctions, que perſonne ne doutoit qu'il ne gouvernât.

Il y avoit long-tems que le Roi avoit dit qu'il vouloit aller à Vaux, maiſon ſuperbe de ce Sur-Intendant, & quoique la prudence dût l'empêcher de faire voir au Roi une choſe qui marquoit ſi fort le mauvaiſuſage des finances, & qu'auſſi la bonté du Roi dût le retenir d'aller chez un homme qu'il alloit perdre, neanmoins ni l'un ni l'autre n'y firent aucune reflexion.

Toute la Cour alla à Vaux,

& Monſieur Fouquet joignit à la magnificence de ſa maiſon, toute celle qui peut être imaginée pour la beauté des divertiſſemens, & la grandeur de la reception. Le Roi en arrivant en fut étonné, & Monſieur Fouquet le fut, de remarquer que le Roi l'étoit ; neanmoins ils ſe remirent l'un & l'autre. La fête fut la plus complette qui ait jamais été. Le Roi étoit alors dans la premiere a deur de la poſſeſſion de la Valiere ; l'on a cru que ce fut là qu'il la vit pour la premiere fois en particulier, mais il y avoit déja quelque tems qu'il la voyoit dans la chambre du Comte de Saint Aignan, (*a*) qui étoit le confident de cette intrigue.

(*a*) Depuis Duc de S. Aignan.

Peu de jours après la fête de Vaux on partit pour Nantes, & ce voyage, auquel on ne voyoit aucune neceſſité, paroiſſoit la fantaiſie d'un jeune Roi.

Monſieur Fouquet, quoi qu'avec la fievre quarte, ſuivit la Cour, & fut arrêté à Nantes; ce changement ſurprit le monde, comme on peut ſe l'imaginer, & étourdit tellement les parens & les amis de Monſieur Fouquet, qu'ils ne ſongerent pas à mettre à couvert ſes papiers, quoiqu'ils en euſſent eu le loiſir. On le prit dans ſa maiſon ſans aucune formalité, on l'envoya à Angers, & le Roi revint à Fontainebleau.

Tous les amis de Monſieur Fouquet, furent chaſſez &

éloignez des affaires. Le Conſeil des trois autres Miniſtres (*) ſe forma entierement. Monſieur Colbert eut les finances, quoique l'on en donnât quelque aparence au Maréchal de Villeroi ; & Monſieur Colbert commença à prendre auprès du Roi, ce credit qui le rendit depuis le premier homme de l'Etat.

L'on trouva dans les caſſettes de Monſieur Fouquet, plus de lettres de galanterie que de papiers d'importance ; & comme il s'y en rencontra de quelques femmes, qu'on n'avoit jamais ſoupçonnées d'avoir de commerce avec lui, ce fondement donna lieu de dire qu'il y en avoit de toutes les plus honnêtes femmes de Fran-

(*) De Lionne, le Tellier, Colbert.

ce ; la ſeule qui fut convaincuë, ce fut Meſneville, une des filles de la Reine, & une des plus belles perſonnes, que le Duc d'Anville (*a*) avoit voulu épouſer, elle fut chaſſée, & ſe retira dans un Couvent.

(*a*) Ci-devant Comte de Brionne.

Fin de la ſeconde Partie.

TROISIEME PARTIE.

LE Comte de Guiches n'avoit point ſuivi le Roi au voyage de Nantes ; avant qu'on partit pour y aller, Madame avoit apris de certains diſcours qu'il avoit tenus à Paris, & qui ſembloient vouloir perſuader au public, que l'on ne ſe trompoit pas de le croire amoureux d'elle. Cela lui avoit déplu, d'autant plus que Madame de Valentinois, qu'il avoit priée de parler à Madame en ſa faveur, bien loin de le faire, lui avoit toujours dit que ſon frere ne penſoit pas à lever les yeux juſqu'à elle, & qu'elle la prioit de ne point ajoûter foi à tout ce que des gens, qui voudroient s'entre-

mettre, pourroient lui dire de ſa part : ainſi Madame ne trouva qu'une vanité offençante pour elle, dans les diſcours du Comte de Guiches : quoiqu'elle fût fort jeune, & que ſon peu d'experience augmentât les defauts qui ſuivent la jeuneſſe, elle reſolut de prier le Roi d'ordonner au Comte de Guiches de ne le point ſuivre à Nantes ; mais la Reine mere avoit déja prevenuë cette priere, ainſi la ſienne ne parut pas.

Madame de Valentinois partit, pendant le voyage de Nantes, pour aller à Monaco, Monſieur étoit toûjours amoureux d'elle, c'eſt à dire autant qu'il pouvoit l'être ; elle étoit adorée dès ſon enfance par (a)

(a) Depuis Duc de Lauſun.

Pequilin cadet de la maiſon de Lauſun ; la parenté qui étoit entr'eux lui avoit donné une familiarité entiere dans l'hôtel de Grammont, de ſorte que s'étant trouvez tous deux tres-propres à avoir de violentes paſſions, rien n'étoit comparable à celle qu'ils avoient eu l'un pour l'autre. Elle avoit été mariée depuis un an, contre ſon gré, au Prince de Monaco: mais comme ſon mari n'étoit pas aſſez aimable, pour lui faire rompre avec ſon Amant elle l'aimoit toujours paſſionnément ; ainſi elle le quittoit avec une douleur ſenſible, & lui pour la voir encore, la ſuivoit déguiſé, tantôt en marchand, tantôt en poſtillon, enfin de toutes les manieres qui le pouvoient rendre mé-

connoiſſable à ceux qui étoient à elle. En partant elle voulut engager Monſieur à ne point croire tout ce qu'on lui diroit de ſon frere, au ſujet de Madame, & elle voulut qu'il lui promit qu'il ne le chaſſeroit point de la Cour. Monſieur qui avoit déja de la jalouſie du Comte de Guiches, & qui reſſentoit l'aigreur qu'on a pour ceux qu'on a fort aimez, & dont l'on croit avoir ſujet de ſe plaindre, ne parut pas diſpoſé à acorder ce qu'elle lui demanda; elle s'en fâcha, & ils ſe ſeparerent mal

La Comteſſe de Soiſſons, que le Roi avoit aimée, & qui aimoit alors le Marquis de Vardes, ne laiſſoit pas d'avoir beaucoup de chagrin : le grand attachement que le Roi prenoit

pour la Valiere en étoit cauſe, & d'autant plus que cette jeune perſonne, ſe gouvernant entierement par les ſentimens du Roi ne rendoit compte ni à Madame ni à la Comteſſe de Soiſſons des choſes qui ſe paſſoient entre le Roi & elle; ainſi la Comteſſe de Soiſſons, qui avoit toujours vû le Roi chercher les plaiſirs chez elle, voyoit bien que cette galanterie l'en alloit éloigner. Cela ne la rendit pas favorable à la Valiere: elle s'en aperçut, & la jalouſie qu'on a d'ordinaire de celles qui ont été aimées de ceux qui nous aiment, ſe joignant au reſſentiment des mauvais offices qu'elle lui rendoit, lui donna une haine fort vive pour la Comteſſe de Soiſſons.

Quoique le Roi deſirât que

la Valiere n'eût pas de confidente, il étoit impoſſible qu'une jeune perſonne, d'une capacité mediocre pût contenir en elle-même une auſſi grande affaire, que celle d'être aimée du Roi. Madame avoit une fille apellée Montalais.

Portrait de Montalais.

C'étoit une perſonne qui avoit naturellement beaucoup d'eſprit, mais un eſprit d'intrigue & d'inſinuation. Et il s'en faloit beaucoup que le bon ſens & la raiſon reglaſſent ſa conduite. Elle n'avoit jamais vû de Cour, que celle de Madame Doüairiere (*a*) à Blois, dont elle avoit été fille d'honneur; ce peu d'experience du monde, & beaucoup de galan-

(*a*) Madame de Loraine.

terie,

terie, la rendoit toute propre à devenir confidente. Elle l'avoit déja été de la Valiere, pendant qu'elle étoit à Blois, où un nommé Bragelone en avoit été amoureux ; il y avoit eu quelques lettres, Madame de Saint Remi s'en étoit aperçûë : enfin ce n'étoit pas une choſe qui eût été loin, cependant le Roi en prit de grandes jalouſies.

La Valiere trouvant donc dans la même chambre où elle étoit une fille à qui elle s'étoit déja fiée, s'y fia encore entierement ; & comme Montalais avoit beaucoup plus d'eſprit qu'elle, elle y trouva un grand plaiſir, & un grand ſoulagement. Montalais ne ſe contenta pas de cette confidence de la Valiere, elle voulut encore

avoir celle de Madame. Il lui parut que cette Princeſſe n'avoit pas d'averſion pour le Comte de Guiches; & lors que le Comte de Guiches revint à Fontainebleau, après le voyage de Nantes, elle lui parla, & le tourna de tant de côtez, qu'elle lui fit avouer qu'il étoit amoureux de Madame. Elle lui promit de le ſervir, & ne le fit que trop bien.

La Reine acoucha de Monſeigneur le Dauphin, le jour de la Touſſaint 1661. Madame avoit paſſé tout le jour auprès d'elle, & comme elle étoit groſſe & fatiguée, elle ſe retira dans ſa chambre, où perſonne ne la ſuivit, parce que tout le monde étoit encore chez la Reine. Montalais ſe mit à genoux devant Madame,

& commença à lui parler de la paſſion du Comte de Guiches. Ces ſortes de diſcours naturellement ne déplaiſent pas aſſez aux jeunes perſonnes, pour leur donner la force de les repouſſer; & de plus Madame avoit une timidité à parler, qui fit que moitié embaras, moitié condeſcendance, elle laiſſa prendre des eſperances à Montalais. Dés le lendemain elle aporta à Madame une lettre du Comte de Guiches; Madame ne voulut point la lire, Montalais l'ouvrit & la lut; quelques jours après Madame ſe trouva mal, elle revint à Paris en litiere, & comme elle y montoit, Montalais lui jetta un volume de lettres du Comte de Guiches; Madame les lut pendant le chemin, & avoua

après à Montalais qu'elle les avoit luës : enfin la jeuneſſe de Madame, l'agrément du Comte de Guiches, mais ſur tout les ſoins de Montalais engagerent cette Princeſſe dans une galanterie, qui ne lui a donné que des chagrins conſiderables. Monſieur avoit toujours de la jalouſie du Comte de Guiches, qui neanmoins ne laiſſoit pas d'aller aux Tuilleries, où Madame logeoit encore. Elle étoit conſiderablement malade, il lui écrivoit trois ou quatre fois par jour; Madame ne liſoit pas ſes lettres la plûpart du tems, & les laiſſoit toutes à Montalais, ſans lui demander même ce qu'elle en faiſoit; Montalais n'oſoit les garder dans ſa chambre, elle les remettoit entre les mains d'un amant

qu'elle avoit alors, nommé Malicorne. Le Roi étoit venu à Paris peu de tems après Madame, il voyoit toujours la Valiere chez elle, il y venoit le ſoir, & l'alloit entretenir dans un cabinet. Toutes les portes à la verité étoient ouvertes, mais on étoit plus éloigné d'y entrer que ſi elles avoient été fermées avec de l'airain

Il ſe laſſa neanmoins de cette contrainte; & quoique la Reine ſa mere, pour qui il avoit encore de la crainte, le tourmentât inceſſamment ſur la Valiere, elle feignit d'être malade, & il l'alla voir dans ſa chambre.

La jeune Reine ne ſavoit point de qui le Roi étoit amoureux; elle devinoit pourtant bien qu'il l'étoit; & ne ſachant

où placer ſa jalouſie, elle la mettoit ſur Madame.

Le Roi ſe douta de la confiance que la Valiere prenoit en Montalais : l'eſprit d'intrigue de cette fille lui déplaiſoit ; il defendit à la Valiere de lui parler. Elle lui obeiſſoit en public, mais Montalais paſſoit les nuits entieres avec elle, & bien ſouvent le jour s'y trouvoit encore.

Madame qui étoit malade, & qui ne dormoit point, l'envoyoit quelquefois querir, ſous pretexte de lui venir lire quelque livre. Lors qu'elle quittoit Madame, c'étoit pour aller écrire au Comte de Guiches, à quoi elle ne manquoit pas trois fois par jour, & de plus à Malicorne, à qui elle rendoit compte de l'affaire de Mada-

me, & de celle de la Valiere : elle avoit encore la confidence de Mademoiſelle de Tonnay-Charente (a) qui aimoit le Marquis de Marmoutiers, & qui ſouhaitoit fort de l'épouſer. Une ſeule de ces confidences eût pu ocuper une perſonne entiere, & Montalais ſeule ſuffiſoit à toutes.

Le Comte de Guiches & elle ſe mirent dans l'eſprit qu'il faloit qu'il vit Madame en particulier. Madame qui avoit de la timidité, pour parler ſerieuſement, n'en avoit point pour ces ſortes de choſes. Elle n'en voyoit point les conſequences, elle y trouvoit de la plaiſanterie de Roman. Montalais lui trouvoit des facilitez qui ne pouvoient être imaginées par

(a) Depuis Madame de Monteſpan.

une autre. Le Comte de Guiches, qui étoit jeune & hardi, ne trouvoit rien de plus beau que de tout hazarder ; & Madame, & lui ſans avoir de veritable paſſion l'un pour l'autre, s'expoſerent au plus grand danger où l'on ſe ſoit jamais expoſé. Madame étoit malade, & environnée de toutes ces femmes qui ont acoutumé d'être auprès d'une perſonne de ſon rang, ſans ſe fier à pas une. Elle faiſoit entrer le Comte de Guiches, quelquefois en plein jour, déguiſé en femme qui dit la bonne avanture ; & il la diſoit même aux femmes de Madame, qui le voyoient tous les jours, & qui ne le connoiſſoient pas ; d'autres fois par d'autres inventions, mais toujours avec beaucoup de ha-

zards ; & ces entrevûës ſi perilleuſes ſe paſſoient à ſe moquer de Monſieur & à d'autres plaiſanteries ſemblables, enfin à des choſes fort éloignées de la violente paſſion qui ſembloit les faire entreprendre. Dans ce tems-là on dit un jour dans un lieu, où étoit le Comte de Guiches, avec Vardes, que Madame étoit plus mal qu'on ne penſoit, & que les Medecins croyoient qu'elle ne gueriroit pas de ſa maladie. Le Comte de Guiches en parut fort troublé ; Vardes l'emmena, & lui aida à cacher ſon trouble. Le Comte de Guiches lui avoua l'état où il étoit avec Madame, & l'engagea dans ſa confidence ; Madame deſaprouva fort ce qu'avoit fait le Comte de Guiches, elle vou-

lut l'obliger à rompre avec Vardes, il lui dit qu'il ſe battroit avec lui pour la ſatisfaire; mais qu'il ne pouvoit rompre avec ſon ami.

Montalais qui vouloit donner un air d'importance à cette galanterie, & qui croyoit qu'en mettant bien des gens dans cette confidence, elle compoſeroit une intrigue qui gouverneroit l'Etat, voulut engager la Valiere dans les interêts de Madame : elle lui conta tout ce qui ſe paſſoit au ſujet du Comte de Guiches, & lui fit promettre qu'elle n'en diroit rien au Roi. En effet la Valiere, qui avoit mille fois promis au Roi de ne lui jamais rien cacher, garda à Montalais la fidelité qu'elle lui avoit promiſe.

Madame ne ſavoit point que la Valiere ſût ſes affaires ; mais elle ſavoit celles de la Valiere par Montalais. Le Public entrevoyoit quelque choſe de la galanterie de Madame & du Comte de Guiches. Le Roi en faiſoit de petites queſtions à Madame ; mais il étoit bien éloigné d'en ſavoir le fond. Je ne ſai ſi ce fut ſur ce ſujet, ou ſur quelqu'autre, qu'il tint de certains diſcours à la Valiere, qui lui firent juger que le Roi ſavoit qu'elle lui faiſoit fineſſe de quelque choſe ; elle ſe troubla, & lui fit connoître qu'elle lui cachoit des choſes conſiderables. Le Roi ſe mit dans une colere épouvantable, elle ne lui avoua point ce que c'étoit, le Roi ſe retira au deſeſpoir contre elle. Ils étoient conve-

nus pluſieurs fois, que quelques brouilleries qu'ils euſſent enſemble, ils ne s'endormiroient jamais ſans ſe racommoder & ſans s'écrire. La nuit ſe paſſa ſans qu'elle eût de nouvelles du Roi, & ſe croyant perduë, la tête lui tourna; elle ſortit le matin des Tuilleries, & s'en alla, comme une inſenſée, dans un petit Couvent obſcur, qui étoit à Chaillot.

Le matin on alla avertir le Roi qu'on ne ſavoit pas où étoit la Valiere. Le Roi qui l'aimoit paſſionnément fut extrêmement troublé; il vint aux Tuilleries, pour ſavoir de Madame où elle étoit; Madame n'en ſavoit rien, & ne ſavoit pas même le ſujet qui l'avoit fait partir.

Monta

Montalais étoit hors d'elle-même de ce qu'elle lui avoit ſeulement dit qu'elle étoit deſeſperée, parce qu'elle étoit perduë à cauſe d'elle.

Le Roi fit ſi bien qu'il ſut où étoit la Valiere, il y alla à toute bride lui quatriéme. Il la trouva dans le parloir dü dehors de ce Couvent; on ne l'avoit pas voulu recevoir au dedans: elle étoit couchée à terre, éplorée & hors d'elle-même.

Le Roi demeura ſeul avec elle: & dans une longue converſation elle lui avoua tout ce qu'elle lui avoit caché, cet aveu n'obtint pas ſon pardon. Le Roi lui dit ſeulement tout ce qu'il faloit dire pour l'obliger à revenir, & envoya chercher un caroſſe pour la ramener.

Cependant il vint à Paris pour obliger Monſieur à la recevoir ; il avoit declaré tout haut qu'il étoit bien aiſe qu'elle fût hors de chez lui, & qu'il ne la reprendroit point. Le Roi entra par un petit degré aux Tuilleries & alla dans un petit cabinet, où il fit venir Madame, ne voulant pas ſe laiſſer voir, parce qu'il avoit pleuré. Là il pria Madame de reprendre la Valiere, & lui dit tout ce qu'il venoit d'aprendre d'elle & de ſes affaires. Madame en fut étonnée comme on ſe le peut imaginer, mais elle ne put rien nier, elle promit au Roi de rompre avec le Comte de Guiches, & conſentit à recevoir la Valiere.

Le Roi eut aſſez de peine à l'obtenir de Madame, mais il

la pria tant les larmes aux yeux, qu'enfin il en vint à bout ; la Valiere revint dans ſa chambre, mais elle fut long-tems à revenir dans l'eſprit du Roi ; il ne pouvoit ſe conſoler qu'elle eût été capable de lui cacher quelque choſe, & elle ne pouvoit ſuporter d'être moins bien avec lui ; en ſorte qu'elle eut pendant quelque tems l'eſprit comme égaré.

Enfin le Roi lui pardonna, & Montalais fit ſi bien, qu'elle entra dans la confidence du Roi ; il la queſtionna pluſieurs fois ſur l'affaire de Bragelone dont il ſavoit qu'elle avoit connoiſſance ; & comme Montalais ſavoit mieux mentir que la Valiere, il avoit l'eſprit en repos lorſqu'elle lui avoit parlé. Il avoit neanmoins l'eſprit ex-

trêmement bleſſé ſur la crainte qu'il n'eût pas été le premier que la Valiere eût aimé ; il craignoit même qu'elle n'aimât encore Bragelone.

Enfin il avoit toutes les inquietudes & les delicateſſes d'un homme bien amoureux ; & il eſt certain qu'il l'étoit fort, quoique la regle qu'il a naturellement dans l'eſprit, & la crainte qu'il avoit encore de la Reine ſa mere, l'empêchaſſent de faire de certaines choſes emportées, que d'autres ſeroient capables de faire. Il eſt vrai auſſi que le peu d'eſprit de la Valiere empêchoit cette Maitreſſe du Roi, de ſe ſervir des avantages & du crédit, dont une ſi grande paſſion auroit fait profiter une autre ; elle ne ſongeoit qu'à être aimée du

Roi & à l'aimer ; elle avoit beaucoup de jalouſie de la Comteſſe de Soiſſons, chez qui le Roi alloit tous les jours, quoi qu'elle fit tous ſes efforts pour l'en empêcher.

La Comteſſe de Soiſſons ne doutoit pas de la haine que la Valiere avoit pour elle ; & ennuyée de voir le Roi entre ſes mains, le Marquis de Vardes & elle reſolurent de faire ſavoir à la Reine que le Roi en étoit amoureux ; ils crurent que la Reine ſachant cet amour, & apuiée par la Reine mere, obligeroit Monſieur & Madame à chaſſer la Valiere des Tuilleries, & que le Roi ne ſachant où la mettre, la mettroit chez la Comteſſe de Soiſſons, qui par là s'entrouveroit la maîtreſſe : & ils eſpe-

roient encore que le chagrin que temoigneroit la Reine, obligeroit le Roi à rompre avec la Valiere, & que lors qu'il l'auroit quittée, il s'attacheroit à quelqu'autre, dont ils seroient peut-être les maîtres. Enfin ces chimeres, ou d'autres pareilles, leur firent prendre la plus fole resolution, & la plus hazardeuse qui ait jamais été prise. Ils écrivirent une lettre à la Reine, où ils l'instruisoient de tout ce qui se passoit. La Comtesse de Soissons ramassa dans la chambre de la Reine un dessus de lettre du Roi son pere : Vardes confia ce secret au Comte de Guiches, afin que comme il savoit l'espagnol ; il mit la lettre en cette langue, le Comte de Guiches par complaisance pour son

ami, & par haine pour la Valiere entra fortement dans ce beau deſſein.

Ils mirent la lettre en eſpagnol, ils la firent écrire par un homme qui s'en alloit en Flandre, & qui ne devoit point revenir ; ce même homme l'alla porter au Louvre, à un Huiſſier, pour la donner à la Signora Moliniere premiere femme de chambre de la Reine, comme une lettre d'Eſpagne ; la Moliniere trouva quelque choſe d'extraordinaire à la maniere dont cette lettre lui étoit venue ; elle trouva de la difference dans la façon dont elle étoit pliée : enfin par inſtinct plutôt que par raiſon, elle ouvrit cette lettre, & après l'avoir lûë, elle l'alla porter au Roi.

Quoique le Comte de Guiches eût promis à Vardes de ne rien dire à Madame de cette lettre, il ne laissa pas de lui en parler ; & Madame malgré sa promesse, ne laissa pas de le dire à Montalais, mais ce ne fut de long-tems. Le Roi fut dans une colere qui ne se peut representer, il parla à tous ceux qu'il crut pouvoir lui donner quelque connoissance de cette affaire, & même il s'adressa à Vardes, comme à un homme d'esprit, & à qui il se fioit. Vardes fut assez embaraſſé de la commission que le Roi lui donnoit ; cependant il trouva le moyen de faire tomber le soupçon sur Madame de Navailles (*a*) & le Roi le crut si bien que cela eut grande part

(*a*) Dame d'honneur de la jeune Reine.

ix diſgraces qui lui arriverent epuis.

Cependant Madame vouloit enir la parole qu'elle avoit lonnée au Roi ; de rompre avec le Comte de Guiches ; & Montalais s'étoit auſſi engagée auprès du Roi de ne ſe plus mêler de ce commerce. Neanmoins avant que de commencer cette rupture, elle avoit donné au Comte de Guiches les moyens de voir Madame, pour trouver enſemble, diſoit-elle, ceux de ne ſe plus voir. Ce n'eſt guere en preſence que les gens qui s'aiment trouvent ces ſortes d'expediens ; auſſi cette converſation ne fit pas un grand effet, quoiqu'elle ſuſpendît pour quelque tems le commerce de lettres. Montalais promit encore au Roi, de

ne plus ſervir le Comte de Guiches, pourvû qu'il ne le chaſſât point de la Cour, & Madame demanda au Roi la même choſe.

Vardes, qui étoit pour lors abſolument dans la confidence de Madame, qui la voyoit fort aimable & pleine d'eſprit, ſoit par un ſentiment d'amour, ſoit par un ſentiment d'ambition & d'intrigue, voulut être ſeul maître de ſon eſprit, & reſolut de faire éloigner le Comte de Guiches; il ſavoit ce que Madame avoit promis au Roi, mais il voyoit que toutes les promeſſes ſeroient mal obſervées.

Il alla trouver le Maréchal de Grammont, il lui dit une partie des choſes qui ſe paſſoient, il lui fit voir le peril où

s'expoſoit ſon fils, & lui conſeilla de l'éloigner, & de demander au Roi, qu'il allât commander les troupes, qui étoient alors à Nancy.

Le Maréchal de Grammont, qui aimoit ſon fils paſſionnément, ſuivit les ſentimens de Vardes, & demanda ce Commandement au Roi. Et comme c'étoit une choſe avantageuſe pour ſon fils, le Roi ne douta point que le Comte de Guiches ne la ſouhaitât, & la lui acorda.

Madame ne ſavoit rien de ce qui ſe paſſoit; Vardes ne lui avoit rien dit de ce qu'il avoit fait, non plus qu'au Comte de Guiches, & on ne l'a ſu que depuis. Madame étoit allée loger au Palais Royal, où elle avoit fait ſes couches; tout le

monde la voyoit, & des femmes de la Ville, peu inſtruites de l'interêt qu'elle prenoit au Comte de Guiches, dirent dans la Ville, comme une choſe indifferente, qu'il avoit demandé le Commandement des troupes de Loraine & qu'il partoit dans peu de jours.

Madame fut extrêmement ſurpriſe de cette nouvelle; le ſoir le Roi la vint voir. Elle lui en parla, & il lui dit qu'il étoit veritable que le Maréchal de Grammont lui avoit demandé ce Commandement, comme une choſe que ſon fils ſouhaitoit fort, & que le Comte de Guiches l'en avoit remercié.

Madame ſe trouva fort offenſée que le Comte de Guiches eût pris ſans ſa participation le deſſein de s'éloigner d'elle; elle

elle le dit à Montalais, & lui ordonna de le voir. Elle le vit, & le Comte de Guiches, desesperé de s'en aller, & de voir Madame mal satisfaite de lui, lui écrivit une lettre, par laquelle il lui offrit de soutenir au Roi, qu'il n'avoit point demandé l'emploi de Lorraine, & en même tems de le refuser.

Madame ne fut pas d'abord satisfaite de cette lettre. Le Comte de Guiches, qui étoit fort emporté, dit qu'il ne partiroit point, & qu'il alloit remettre le Commandement au Roi. Vardes eut peur qu'il ne fût assez fou pour le faire; il ne vouloit pas le perdre, quoi qu'il voulût l'éloigner: il le laissa en garde à la Comtesse de Soissons, qui entra dès ce jour dans cette confidence, &

vint trouver Madame pour qu'elle écrivit au Comte de Guiches, qu'elle vouloit qu'il partit. Elle fut touchée de tous les ſentimens du Comte de Guiches, où il y avoit en effet de la hauteur, & de l'amour; elle fit ce que Vardes vouloit, & le Comte de Guiches reſolut de partir à condition qu'il verroit Madame.

Montalais qui ſe croyoit quitte de ſa parole envers le Roi, puis qu'il chaſſoit le Comte de Guiches, ſe chargea de cette entrevue, & Monſieur devant venir au Louvre, elle fit entrer le Comte de Guiches ſur le midi, par un eſcalier derobé, & l'enferma dans un Oratoire. Lors que Madame eut diné elle fit ſemblant de vouloir dormir, & paſſa dans

une gallerie, où le Comte de Guiches lui dit adieu : comme ils y étoient enſemble, Monſieur revint ; tout ce qu'on put faire, fut de cacher le Comte de Guiches dans une cheminée, où il demeura long-tems ſans pouvoir ſortir : Enfin Montalais l'en tira, & crut avoir ſauvé tous les perils de cette entrevue ; mais elle ſe trompoit infiniment.

Une deſes compagnes, nommée Artigny (*a*) dont la vie n'avoit pas été bien exemplaire, la haiſſoit fort. Cette fille avoit été miſe dans la chambre, par Madame de la Baziniere, autrefois Chemerault, à qui le tems n'avoit pas ôté l'eſprit d'intrigue, & elle avoit grand pouvoir ſur l'eſprit de

(*a*) Depuis la Comteſſe du Roule.

Monſieur. Cette fille, qui épioit Montalais, & qui étoit jalouſe de la faveur dont elle jouiſſoit auprès de Madame, ſoupçonna qu'elle menoit quelque intrigue. Elle le découvrit à Madame de la Baziniere, qui la fortifia dans le deſſein, & dans le moyen de la découvrir. Elle lui joignit, pour eſpion, une apellée Merlot, & l'une & l'autre firent ſi bien, qu'ils virent entrer le Comte de Guiches dans l'appartement de Madame.

Madame de la Baziniere en avertit la Reine mere par Artigny, & la Reine mere, par une conduite qui ne ſe peut pardonner à une perſonne de ſa vertu & de ſa bonté, voulut que Madame de la Baziniere en avertit Monſieur. Ainſi l'on

dit à ce Prince ce que l'on auroit caché à tout autre mari.

Il reſolut, avec la Reine ſa mere, de chaſſer Montalais, ſans en avertir Madame, ni même le Roi, de peur qu'il ne s'y oposât, parce qu'elle étoit alors fort bien avec lui; ſans conſiderer que ce bruit alloit faire découvrir ce que peu de gens ſavoient; ils reſolurent ſeulement de chaſſer encore une autre fille de Madame, dont la conduite perſonnelle n'étoit pas trop bonne.

Ainſi un matin la Maréchale du Pleſſis, par ordre de Monſieur, vint dire à ces deux filles, que Monſieur leur ordonnoit de ſe retirer, & à l'heure même on les fit mettre dans un caroſſe. Montalais dit à la Maréchale du Pleſſis qu'elle la

conjuroit de lui faire rendre ſes caſſettes, parce que ſi Monſieur les voyoit, Madame étoit perduë. La Maréchale en alla demander la permiſſion à Monſieur, ſans neanmoins lui en dire la cauſe. Monſieur, par une bonté incroyable en un homme jaloux, laiſſa emporter les caſſettes, & la Maréchale du Pleſſis ne ſongea point à s'en rendre maîtreſſe pour les rendre à Madame. Ainſi elles furent remiſes entre les mains de Montalais, qui ſe retira chez ſa ſœur. Quand Madame s'éveilla, Monſieur entra dans ſa chambre, & lui dit qu'il avoit fait chaſſer ſes deux filles : elle en demeura fort étonnée, & il ſe retira ſans lui en dire davantage : un moment aprés le Roi lui envoya dire qu'il n'a-

voit rien ſu de ce qu'on avoit fait & qu'il la viendroit voir le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible.

Monſieur alla faire ſes plaintes, & conter ſes douleurs à la Reine d'Angleterre, qui logeoit alors au Palais Royal; elle vint trouver Madame, & la gronda un peu, & lui dit tout ce que Monſieur ſavoit de certitude, afin qu'elle lui avouât la même choſe, & qu'elle ne lui en dit pas davantage.

Monſieur & Madame eurent un grand éclairciſſement enſemble; Madame lui avoua qu'elle avoit vû le Comte de Guiches, mais que c'étoit la premiere fois, & qu'il ne lui avoit écrit que trois ou quatre fois.

Monſieur trouva un ſi grand air d'autorité à ſe faire avouer

par Madame les choſes qu'il ſavoit déja, qu'il lui en adoucit toute l'amertume ; il l'embraſſa & ne conſerva que de legers chagrins. Ils auroient ſans doute été plus violens à tout autre qu'à lui ; mais il ne penſa point à ſe venger du Comte de Guiches ; & quoi que l'éclat que cette affaire fit dans le monde, ſemblât par honneur l'y devoir obliger, il n'en temoigna aucun reſſentiment, il tourna tous ſes ſoins à empêcher que Madame n'eût de commerce avec Montalais, & comme elle en avoit un tres-grand avec la Valiere, il obtint du Roi que la Valiere n'en auroit plus. En effet, elle en eut tres-peu, & Montalais ſe mit dans un Couvent.

Madame promit, comme on

le peut juger, de rompre toutes ſortes de liaiſons avec le Comte de Guiches, & le promit même au Roi ; mais elle ne lui tint pas parole. Vardes demeura le confident, au hazard même d'être brouillé avec le Roi ; mais comme il avoit fait confidence au Comte de Guiches de l'affaire d'Eſpagne, cela faiſoit une telle liaiſon entr'eux, qu'ils ne pouvoient rompre ſans folie ; il ſut alors que Montalais étoit inſtruite de la lettre d'Eſpagne, & cela lui donnoit des égards pour elle, dont le Public ne pouvoit deviner la cauſe ; outre qu'il étoit bien aiſe de ſe faire un merite auprès de Madame, de gouverner une perſonne qui avoit tant de part à ſes affaires.

Montalais ne laiſſoit pas d'a-

voir quelque commerce avec la Valiere, & de concert avec Vardes, elle lui écrivit deux grandes lettres, par leſquelles elle lui donnoit des avis pour ſa conduite, & lui diſoit tout ce qu'elle devoit dire au Roi. Le Roi en fut dans une colere étrange, & envoya prendre Montalais par un Exempt, avec ordre de la conduire à Frontevaux, & de ne la laiſſer parler à perſonne. Elle fut ſi heureuſe qu'elle ſauva encore ſes caſſettes, & les laiſſa entre les mains de Malicorne, qui étoit toujours ſon amant.

La Cour fut à Saint Germain. Vardes avoit un grand commerce avec Madame; car celui qu'il avoit avec la Comteſſe de Soiſſons, qui n'avoit aucune beauté, ne le pouvoit

détacher des charmes de Madame. Si tôt qu'on fut à Saint Germain, la Comteſſe de Soiſſons, qui n'aſpiroit qu'à ôter à la Valiere la place qu'elle ocupoit, ſongea à engager le Roi avec la Mothe Houdancour, fille de la Reine. Elle avoit déja eu cette penſée avant que l'on partit de Paris, & peut-être même que l'eſperance que le Roi viendroit à elle, s'il quittoit la Valiere, étoit une des raiſons qui l'avoit engagée à écrire la lettre d'Eſpagne. Elle perſuada au Roi que cette fille avoit pour lui une paſſion extraordinaire; & le Roi, quoi qu'il aimât avec paſſion la Valiere, ne laiſſa pas d'entrer en commerce avec la Mothe; mais il engagea la Comteſſe de Soiſſons à n'en rien dire à Var-

des ; & en cette occaſion la Comteſſe de Soiſſons prefera le Roi à ſon Amant, & lui tut ce commerce.

Le Chevalier de Grammont (a) étoit amoureux de la Mothe. Il démêla quelque choſe de ce qui s'étoit paſſé, & épia le Roi avec tant de ſoin, qu'il découvrit que le Roi alloit dans la chambre des filles.

Madame de Navailles, qui étoit alors Dame d'honneur, découvrit auſſi ce commerce. Elle fit murer des portes, & griller des fenêtres, la choſe fut ſue ; le Roi chaſſa le Chevalier de Grammont, qui fut pluſieurs années ſans avoir permiſſion de revenir en France.

Vardes aperçut, par l'éclat de cette affaire, la fineſſe qui

(a) Depuis Comte de Grammont.

lui

lui avoit été faite par la Comteſſe de Soiſſons, & en fut dans un deſeſpoir ſi violent, que tous ſes amis, qui l'avoient cru juſqu'alors incapable de paſſion, ne douterent pas qu'il n'en eut une tres-vive pour elle. Ils penſerent rompre enſemble; mais le Comte de Soiſſons (a) qui ne ſoupçonnoit rien au delà de l'amitié entre Vardes & ſa femme, prit le ſoin de les racommoder. La Valiere eut des jalouſies & des deſeſpoirs inconcevables; mais le Roi qui étoit animé par la reſiſtance de la Mothe, ne laiſſoit pas de la voir toûjours. La Reine mere le detrompa de l'opinion qu'il avoit de la paſſion pretendue de cette fille, elle ſut par quelqu'un cette in-

(a) De la Maiſon de Savoye.

telligence, & que c'étoit le Marquis d'Alluge, & Fouilloux, amis intimes de la Comteſſe de Soiſſons, qui faiſoient les lettres que la Mothe écrivoit au Roi; & elle ſut à point nommé qu'elle lui en devoit écrire une, qui avoit été concertée entr'eux, pour lui demander l'éloignement de la Valiere.

Elle en dit les propres termes au Roi, pour lui faire voir qu'il étoit dupé par la Comteſſe de Soiſſons; & le ſoir même, comme elle donna la lettre au Roi, y trouvant ce qu'on avoit dit, il brûla la lettre, rompit avec la Mothe, demanda pardon à la Valiere, & lui avoua tout; en ſorte que depuis ce tems-là, la Valiere n'en eut aucune inquietude; & la Mo-

the s'eſt piquée depuis d'avoir une paſſion pour le Roi, qui l'a rendue une Veſtale pour tous les autres hommes.

L'avanture de la Mothe fut ce qui ſe paſſa de plus conſiderable à Saint Germain : Vardes paroiſſoit déja amoureux de Madame, aux yeux de ceux qui les avoient bons ; mais Monſieur n'en avoit aucune jalouſie, & au contraire étoit fort aiſe que Madame eut de la confiance en lui.

La Reine mere n'en étoit pas de même, elle haïſſoit Vardes, & ne vouloit pas qu'il ſe rendît maître de l'eſprit de Madame.

On revint à Paris. La Valiere étoit toujours au Palais Royal ; mais elle ne ſuivoit point Madame, & même elle

ne la voyoit que rarement. Artigni quoique ennemie de Montalais, prit ſa place auprès de la Valiere, elle avoit toute ſa confiance, & étoit tous les jours entre le Roi & elle.

Montalais ſuportoit impatiemment la proſperité de ſon ennemie, & ne reſpiroit que les ocaſions de s'en vanger, & de vanger en même tems Madame de l'inſolence qu'Artigni avoit euë, de découvrir ce qui la regardoit.

Lors qu'Artigni vint à la Cour, elle y arriva groſſe; & ſa groſſeſſe étoit déja ſi avancée, que le Roi, qui n'en avoit point oui parler, s'en aperçut, & le dit en même tems; ſa mere la vint querir ſous pretexte qu'elle étoit malade. Cette avanture n'auroit pas fait

beaucoup de bruit, mais Montalais fit ſi bien qu'elle trouva le moyen d'avoir des lettres qu'Artigni avoit écrites pendant ſa groſſeſſe au pere de l'enfant, & remit ces lettres entre les mains de Madame, de ſorte que Madame, ayant un ſi juſte ſujet de chaſſer une perſonne, dont elle avoit tant de raiſon de ſe plaindre, declara qu'elle vouloit chaſſer Artigni, & en dit toutes les raiſons. Artigni eut recours à la Valiere. Le Roi à ſa priere voulut empêcher Madame de la chaſſer, cette affaire fit beaucoup de bruit, & cauſa même de la brouillerie entre le Roi & elle. Les lettres furent remiſes entre les mains de Madame de Montauſier (a); &

(a) Dame d'honneur de la Reine.

de Saint Chaumont, pour verifier l'écriture ; mais enfin Vardes, qui vouloit faire des choſes agreables au Roi, afin qu'il ne trouvât pas à redire au commerce qu'il avoit avec Madame, ſe fit fort d'engager Madame à garder Artigni ; & comme Madame étoit fort jeune, qu'il étoit fort habile, & qu'il avoit un grand crédit ſur ſon eſprit, il l'y obligea effectivement.

Artigni avoua au Roi la verité de ſon avanture ; le Roi fut touché de ſa confiance, il profita depuis des bonnes diſpoſitions qu'elle lui avoit avouées ; & quoique ce fût une perſonne d'un tres-mediocre merite, il l'a toûjours bien traitée depuis, & a fait ſa fortune comme nous le dirons ci-après.

Madame & le Roi ſe racommoderent. On dança pendant l'hiver un joli ballet. La Reine ignoroit toûjours que le Roi fut amoureux de la Valiere, & croyoit que c'étoit de Madame.

Monſieur étoit extrêmement jaloux du Prince de Marſillac, aîné du Duc de la Rochefoucault, & il l'étoit d'autant plus qu'il avoit pour lui une inclination naturelle, qui lui faiſoit croire que tout le monde devoit l'aimer.

Marſillac en effet étoit amoureux de Madame, il ne le lui faiſoit paroître que par ſes yeux, ou par quelques paroles jettées en l'air qu'elle ſeule pouvoit entendre, elle ne repondoit point à ſa paſſion, elle étoit fort ocupée de l'amitié

que Vardes avoit pour elle, qui tenoit plus de l'amour que de l'amitié ; mais comme il étoit embaraſſé de ce qu'il devoit au Comte de Guiches, & qu'il étoit partagé par l'engagement qu'il avoit avec la Comteſſe de Soiſſons, il étoit fort incertain de ce qu'il devoit faire, & ne ſavoit s'il devoit s'engager entierement avec Madame, ou demeurer ſeulement ſon ami.

Monſieur fut ſi jaloux de Marſillac qu'il l'obligea de s'en aller chez lui. Dans le tems qu'il partit il arriva une avanture qui fit beaucoup d'éclat, & dont la verité fut cachée pendant quelque tems.

Au commencement du Printems le Roi alla paſſer quelques jours à Verſailles. La rougeole

lui prit, dont il fut si mal qu'il pensa aux ordres qu'il devoit donner à l'Etat, & il resolut de mettre Monseigneur le Dauphin entre les mains du Prince de Conti, que la devotion avoit rendu un des plus honnêtes hommes de France. Cette maladie ne fut dangereuse que pendant vingt-quatre heures; mais quoi qu'elle le fut pour ceux qui la pouvoient prendre, tout le monde ne laissa pas d'y aller.

Monsieur le Duc y fut, & prit la rougeole; Madame y alla aussi quoiqu'elle la craignit beaucoup : ce fut-là que Vardes, pour la premiere fois lui parla assez clairement de la passion qu'il avoit pour elle. Madame ne le rebuta pas entierement : il est difficile de

maltraiter un confident aimable quand l'amant eſt abſent.

Madame de Châtillon (*a*) qui aprochoit alors Madame de plus près qu'aucune autre, s'étoit aperçue de l'inclination que Vardes avoit pour elle ; & quoi qu'ils euſſent été brouillez enſemble après avoir été fort bien, elle ſe racommoda avec lui, moitié pour entrer dans la confidence de Madame, moitié pour le plaiſir de voir ſouvent un homme qui lui plaiſoit fort.

Le Comte du Pleſſis, premier Gentilhomme de la chambre de Monſieur, par une complaiſance extraordinaire pour Madame, avoit toujours été porteur des lettres qu'elle écrivoit à Vardes, & de celles

(*a*) Depuis Madame de Mekelbourg.

que Vardes lui écrivoit ; & quoiqu'il dut bien juger que ce commerce regardoit le Comte de Guiches, & enſuite Vardes même, il ne laiſſa pas de continuer.

Cependant Montalais étoit toujours comme priſonniere à Frontevaux. Malicorne & un apellé Corbinelli, qui étoit un garçon d'eſprit & de merite, & qui s'étoit trouvé dans la confidence de Montalais, avoient entre les mains toutes les lettres dont elle avoit été depoſitaire, & ces lettres étoient d'une conſequence extrême pour le Comte de Guiches, & pour Madame ; parce que pendant qu'il étoit à Paris, comme le Roi ne l'aimoit pas naturellement, & qu'il avoit cru avoir des ſujets de s'en

plaindre, il ne s'étoit point ménagé en écrivant à Madame, & s'étoit abandonné à beaucoup de plaisanteries & de choses offensantes contre le Roi. Malicorne & Corbinelli voyant Montalais si fort oubliée, & craignant que le tems ne diminuât l'importance des lettres qu'ils avoient entre les mains, resolurent de voir s'ils ne pouroient pas en tirer quelqu'avantage pour Montalais, dans un tems où l'on ne pouvoit l'acuser d'y avoir part.

Ils firent donc parler de ces lettres à Madame par la Mere de la Fayette Superieure de Chaillot; & l'on fit aussi entendre au Maréchal de Grammont, qu'il devoit aussi songer aux interêts de Montalais, puis qu'elle

qu'elle avoit entre ſes mains des ſecrets ſi conſiderables.

Vardes connoiſſoit fort Corbinelli ; Montalais lui avoit dit l'amitié qu'elle avoit pour lui: & comme le deſſein de Vardes étoit de ſe rendre maître des lettres, il ménageoit fort Corbinelli, & tâchoit à l'engager à ne les faire rendre que par lui.

Il ſut par Madame que d'autres perſonnes lui propoſoient de les lui faire rendre, il vint trouver Corbinelli comme un deſeſperé, & Corbinelli ſans lui avouer que c'étoit par lui que les propoſitions s'étoient faites, promit à Vardes que les lettres ne paſſeroient que par ſes mains.

Lors que Marſillac avoit été chaſſé, Vardes dont les inten-

tions étoient déja de brouiller entierement le Comte de Guiches avec Madame, avoit écrit au Comte qu'elle avoit une galanterie avec Marſillac. Le Comte de Guiches trouvant que ce que lui mandoit ſon meilleur ami, & l'homme de la Cour qui voyoit Madame de plus près, s'acordoit avec les bruits qui couroient, ne douta point qu'ils ne fuſſent veritables, & écrivit à Vardes comme perſuadé de l'infidelité de Madame.

Quelque tems auparavant Vardes, pour ſe faire un merite auprès de Madame, lui dit qu'il faloit auſſi retirer les lettres que le Comte de Guiches avoit d'elle. Il écrivit au Comte de Guiches que puis qu'on trouvoit moyen de retirer cel-

les qu'il avoit écrites à Madame, il faloit qu'il lui rendit celles qu'il avoit d'elle. Le Comte de Guiches y consentit sans peine, & manda à sa mere de remettre entre les mains de Vardes une cassette, qu'il lui avoit laissée.

Tout ce commerce pour faire rendre les lettres, fit trouver à Vardes & à Madame une necessité de se voir; & la mere de la Fayette croyant qu'il ne s'agissoit que de rendre des lettres, consentit que Vardes vint secretement à un parloir de Chaillot parler à Madame. Ils eurent une fort longue conversation, & Vardes dit à Madame que le Comte de Guiches étoit persuadé qu'elle avoit une galanterie avec Marsillac; il lui montra même les

lettres que le Comte de Guiches lui écrivoit, où il ne paroiſſoit pas neanmoins que ce fût lui qui eût donné l'avis, & là-deſſus il diſoit tout ce que peut dire un homme qui veut prendre la place de ſon ami; & comme l'eſprit & la jeuneſſe de Vardes le rendoient tres aimable, & que Madame avoit une inclination pour lui plus naturelle que pour le Comte de Guiches, il étoit difficile qu'il ne fit pas quelques progrez dans ſon eſprit.

Ils reſolurent dans cette entrevûë qu'on retireroit ſes lettres qui étoient entre les mains de Montalais : ceux qui les avoient les rendirent en effet; mais ils garderent toutes celles qui étoient d'importance. Vardes les rendit à Madame chez

la Comteſſe de Soiſſons, avec celles qu'elle avoit écrite au Comte de Guiches, & elles furent brûlées à l'heure même.

Quelques jours après Madame & Vardes convinrent enſemble de ſe voir encore à Chaillot; Madame y alla, mais Vardes n'y fut pas, & s'excuſa ſur de tres-méchantes raiſons. Il ſe trouva que le Roi avoit ſû la premiere entrevûë; & ſoit que Vardes même le lui eût dit, & qu'il crût que le Roi n'en aprouveroit pas une ſeconde; ſoit qu'il craignit la Comteſſe de Soiſſons, enfin il n'y alla pas. Madame en fut extrêmement indignée. Elle lui écrivit une lettre où il y avoit beaucoup de hauteur & de chagrin, & ils furent brouillez quelque tems.

La Reine mere fut malade pendant la plus grande partie de l'été : cela fut cauſe que la Cour ne quitta Paris qu'au mois de Juillet. Le Roi en partit pour prendre Marſal. Tout le monde le ſuivit. Marſillac qui n'avoit eu qu'un avis de s'éloigner, & qui n'en avoit point d'ordre, revint & ſuivit le Roi.

Comme Madame vit que le Roi iroit en Lorraine, & qu'il verroit le Comte de Guiches, elle craignit qu'il n'avouât au Roi le commerce qu'ils avoient enſemble, & elle lui manda que ſi il lui en diſoit quelque choſe, elle ne le verroit jamais; cette lettre n'arriva qu'après que le Roi eut parlé au Comte de Guiches, & qu'il lui eut avoué tout ce que Madame lui avoit caché.

Le Roi le traita ſi bien pendant ce voyage, que tout le monde en fut ſurpris. Vardes qui ſavoit ce que Madame avoit écrit au Comte de Guiches, fit ſemblant d'ignorer qu'il n'avoit pas reçu la lettre, & il manda à Madame que la nouvelle faveur du Comte de Guiches l'avoit tellement ébloui, qu'il avoit tout avoué au Roi.

Madame fut fort en colere contre le Comte de Guiches, & ayant un ſi juſte ſujet de rompre avec lui, & peut-être ayant d'ailleurs envie de le faire, elle lui écrivit une lettre pleine d'aigreur, & rompit avec lui en lui défendant de jamais nommer ſon nom.

Le Comte de Guiches, après la priſe de Marſal, n'aiant plus

rien à faire en Lorraine, avoit demandé au Roi la permiſſion de s'en aller en Pologne. Il avoit écrit à Madame tout ce qui la pouvoit adoucir ſur ſa faute ; mais Madame ne voulut pas recevoir ſes excuſes, & lui écrivit cette lettre de rupture dont je viens de parler. Le Comte de Guiches la reçut, lors qu'il étoit prêt à s'embarquer, & il en eût un ſi grand deſeſpoir, qu'il eut ſouhaité que la tempête, qui s'élevoit dans le moment, lui donnât lieu de finir ſa vie. Son voyage fut neanmoins tres-heureux : il fit des actions extraordinaires ; il s'expoſa à des grands perils dans la guerre contre les Moſcovites, & y reçut même un coup dans l'eſtomac, qui l'eut tuê ſans doute, ſans un

portrait de Madame, qu'il portoit dans une fort groſſe boëte qui reçut le coup, & qui en fut toute briſée.

Vardes étoit aſſez ſatisfait de voir le Comte de Guiches ſi éloigné de Madame en toute façon, Marſillac étoit le ſeul rival qui lui reſtât à combattre; & quoique Marſillac lui eut toujours nié qu'il fut amoureux de Madame, quelqu'offre de l'y ſervir qu'il lui eut pu faire, il ſut ſi bien le tourner, & de tant de côtez, qu'il le lui fit avouer, ainſi il ſe trouva le confident de ſon rival

Comme il étoit intime ami de Monſieur de la Rochefoucault, à qui la paſſion de ſon fils pour Madame déplaiſoit infiniment, il engageoit Monſieur à ne point faire de mal à

Marſillac: neanmoins au retour de Marſal, comme on étoit à une aſſemblée, il reprit un ſoir à Monſieur une jalouſie ſur Marſillac; il apella Vardes pour lui en parler, & Vardes, pour lui faire ſa cour, & pour faire chaſſer Marſillac, lui dit qu'il s'étoit aperçu de la maniere dont Marſillac avoit regardé Madame, & qu'il en alloit avertir Monſieur de la Rochefoucault.

Il eſt aiſé de juger que l'aprobation d'un homme comme Vardes, qui étoit ami de Marſillac, n'augmenta pas peu la mauvaiſe humeur de Monſieur, & il voulut encore que Marſillac ſe retirât. Vardes vint trouver Monſieur de la Rochefoucault, & lui conta aſſez malignement ce qu'il avoit dit à

Monſieur, qui le conta auſſi à Monſieur de la Rochefoucault. Vardes & lui furent prêts à ſe brouiller entierement, & d'autant plus que la Rochefoucault fut alors que ſon fils avoit avoué ſa paſſion pour Madame.

Marſillac partit de la Cour, & paſſant par Moret, où étoit Vardes, il ne voulut point d'éclairciſſement avec lui, mais depuis ce tems-là ils n'eurent plus que des aparences l'un pour l'autre.

Cette afaire fit beaucoup de bruit, & l'on n'eut pas de peine à juger que Vardes étoit amoureux de Madame. La Comteſſe de Soiſſons commença même à en avoir de la jalouſie; mais Vardes la menagea ſi bien que rien n'éclata.

Nous avons laiſſé Vardes

content d'avoir fait chaſſer Marſillac, & de ſavoir le Comte de Guiches en Pologne ; il lui reſtoit deux perſonnes qui l'incommodoient encore, & qu'il ne vouloit pas qui fuſſent des amis de Madame. Le Roi en étoit un, l'autre étoit Gondrin Archevêque de Sens.

Il ſe défit bien-tôt du dernier, en lui diſant que le Roi le croyoit amoureux de Madame, & qu'il avoit fait la plaiſanterie de dire qu'il faudroit bien-tôt envoyer un Archevêque à Nancy ; cela lui fit gagner ſon Dioceſe, d'où il revenoit rarement.

Il ſe ſervit auſſi de cette même plaiſanterie, pour dire à Madame que le Roi la haïſſoit, & qu'elle devoit s'aſſurer de l'amitié du Roi ſon frere, afin qu'il

qu'il pût la défendre contre la mauvaiſe volonté de l'autre ; Madame lui dit qu'elle en étoit aſſurée ; il l'engagea à lui faire voir les lettres que ſon frere lui écrivoit ; elle le fit, & il s'en fit valoir auprès du Roi, en lui dépeignant Madame comme une perſonne dangereuſe, mais que le credit qu'il avoit ſur elle l'empêcheroit de rien faire mal á propos.

Il ne laiſſa pourtant pas, dans le tems qu'il faiſoit de telles trahiſons à Madame, de paroître s'abandonner à la paſſion qu'il diſoit avoir pour elle, & de lui dire tout ce qu'il ſavoit du Roi.

Il la pria même de lui permettre de rompre avec la Comteſſe de Soiſſons, ce qu'elle ne voulut pas ſouffrir, car

quoi qu'elle eût assurément trop d'indulgence pour sa passion, elle ne laissoit pas d'entrevoir que son procedé n'étoit pas sincere, & cette pensée empêcha Madame de s'engager; elle se brouilla même avec lui tres-peu de tems après.

Dans ce même tems Madame de Mekelbourg & Madame de Montespan étoient les deux personnes qui paroissoient le mieux avec Madame; la derniere étoit jalouse de l'autre, & cherchant pour la détruire tous les moyens possibles, elle rencontra celui que je vais dire. Madame d'Armagnac étoit alors en Savoye, où elle avoit conduit Madame de Savoye. Monsieur pria Madame de la mettre à son retour de toutes les parties de plaisir

qu'elle feroit ; Madame y conſentit, quoiqu'il lui parut que Madame d'Armagnac cherchoit plutôt à s'en retirer. Madame de Mekelbourg dit à Madame qu'elle en ſavoit la raiſon Elle lui conta que dans le tems du mariage de Madame d'Armagnac, elle avoit une affaire reglée avec Vardes, & que deſirant de retirer de lui ſes lettres, il lui avoit dit qu'il ne les lui rendroit que quand il ſeroit aſſuré qu'elle n'aimeroit perſonne.

Avant que d'aller en Savoye elle avoit fait nne tentative pour les ravoir, à laquelle il avoit reſiſté, diſant qu'elle aimoit Monſieur, ce qui lui faiſoit aprehender de ſe trouver chez Madame de peur de l'y rencontrer.

Madame reſolut, ſachant cela, de redemander à Vardes ſes lettres pour les lui rendre, afin qu'elle n'eût plus rien à ménager; Madame le dit à la Monteſpan, qui l'en loua, mais qui s'en ſervit pour lui jouer la piece la plus noire qu'on puiſſe s'imaginer.

En ce même tems Monſieur le Grand aimoit Madame, & quoiqu'il le lui fit connoître tres-groſſierement, il crut que puis qu'elle n'y repondoit pas, elle ne le comprenoit point; cela lui fit prendre la reſolution de lui écrire; mais ne ſe trouvant pas aſſez d'eſprit, il pria Monſieur de Luxembourg, & l'Archevêque de Sens de faire la lettre qu'il vouloit mettre dans la poche de Madame au Val de Grace, afin qu'elle ne

la pût refuſer : ils ne jugerent pas à propos de le faire,& avertirent Madame de ſon extravagance. Madame les pria de faire en ſorte qu'il ne penſât plus à elle, & en effet ils y réuſſirent.

Mais Madame d'Armagnac revenant de Savoye, ſe trouva fort jalouſe ; Madame de Monteſpan lui dit qu'elle avoit raiſon de l'être, & pour la prevenir, alla au devant d'elle lui conter que Madame vouloit avoir ſes lettres, pour lui faire du mal, & qu'à moins qu'elle ne perdit Madame de Mekelbourg, on la perdroit elle-même. Madame d'Armagnac, qui employoit volontiers le peu d'eſprit qu'elle avoit à faire du mal, conclut avec Madame de Monteſpan, qu'il faloit perdre

Madame de Mekelbourg: elles y travaillerent auprès de la Reine mere, par Monsieur de Beauvais; & auprès de Monsieur, en lui representant que Madame de Mekelbourg avoit trop méchante reputation pour la laisser auprès de Madame.

Elle de son côté voulut faire tant de finesse qu'elle acheva de se détruire, & Monsieur lui défendit de voir Madame. Madame au desespoir de l'affront qu'une de ses amies recevoit, defendit à Mesdames de Montespan & d'Armagnac de se presenter devant elle. Elle voulut même obliger Vardes à menacer cette derniere, en lui disant que si elle ne faisoit revenir Madame de Mekelbourg, il remettroit entre ses mains les lettres en question;

mais au lieu de le faire, il ſe fit valoir de la propoſition, ce qui fortifia Madame dans la penſée qu'elle avoit, que c'étoit un grand fourbe.

Monſieur l'avoit auſſi decouvert par des redites qu'il avoit faites entre le Roi & lui; ainſi il n'oſa plus venir chez Madame que rarement, & voyant que Madame dans ſes lettres ne lui rendoit pas compte des converſations frequentes qu'elle avoit avec le Roi, il commença à croire que le Roi devenoit amoureux d'elle, ce qui le mit au deſeſpoir.

Dans le même tems on ſut par des lettres de Pologne, que le Comte de Guiches, après avoir fait des actions exraordinaires de valeur, étoit reduit avec l'armée de Pologne,

dans un état d'où il n'étoit pas poſſible de ſe ſauver : l'on conta cette nouvelle au ſouper du Roi, Madame en fut ſi ſaiſie qu'elle fut heureuſe que l'attention que tout le monde avoit pour la relation, empêchât de remarquer le trouble où elle étoit.

Madame ſortit de table, elle rencontra Vardes, & lui dit, je vois bien que j'aime le Comte de Guiches plus que je ne penſe; cette declaration jointe aux ſoupçons qu'il avoit du Roi, lui firent prendre la reſolution de changer de maniere d'agir avec Madame.

Je crois qu'il eût rompu incontinent avec elle, ſi des conſiderations trop fortes ne l'euſſent retenu ; il lui fit des plaintes ſur les deux ſujets qu'il en

avoit ; Madame lui repondit en plaiſantant que pour le Roi, elle lui permettoit le perſonnage de Chabanier, & que pour le Comte de Guiches, elle lui aprendroit combien il avoit fait de choſes pour le brouiller avec elle, s'il ne ſouffroit qu'elle lui fit part de ce qu'elle ſentoit pour lui ; il manda enſuite à Madame, qu'il commençoit à ſentir que la Comteſſe de Soiſſons ne lui étoit pas indifferente. Madame lui repondit que ſon nez l'incommoderoit trop dans ſon lit, pour qu'il lui fût poſſible d'y demeurer enſemble. Depuis ce tems-là l'intelligence de Madame & de Vardes étoit fondée plutôt ſur la conſideration, que ſur aucune des raiſons qui l'avoient fait naitre. L'on alla cet été à

Fontainebleau ; Monſieur, ne pouvant ſouffrir que ſes deux amies Madame d'Armagnac & de Monteſpan fuſſent excluës de toutes les parties de plaiſir, par la défenſe que Madame leur avoit faite de paroitre en ſa preſence, conſentit que Madame de Mekelbourg reverroit Madame, & elles le firent toutes trois avant que la Cour partit de Paris ; mais les deux premieres ne rentrerent jamais dans les bonnes graces de Madame, ſur tout Madame de Monteſpan.

L'on ne ſongea qu'à ſe divertir à Fontainebleau, & parmi toutes les fêtes la diſſention des Dames faiſant toujours quelques affaires, celle qui fit le plus de bruit vint d'une Medianox où le Roi pria Madame

d'assister ; cette fête devoit se donner sur le canal, dans un bateau fort éclairé, & acompagné d'autres où étoient les violons & la musique.

Jusqu'à ce jour la grossesse de Madame l'avoit empêchée d'être des promenades ; mais se trouvant dans le neuviéme mois, elle fut de toutes ; elle pria le Roi d'en exclure Mesdames d'Armagnac & de Montespan ; mais Monsieur, qui croyoit l'autorité d'un mari choquée par l'exclusion qu'on donnoit à ses amies, declara qu'il ne se trouveroit pas aux fêtes, où ces Dames ne seroient pas.

La Reine mere qui continuoit à haïr Madame, le fortifia dans cette resolution, & s'emporta fort contre le Roi

qui prenoit le parti de Madame. Elle eut le deſſus neanmoins, & les Dames ne furent point de la Medianox, dont elles penſerent enrager.

La Comteſſe de Soiſſons, qui depuis long-tems avoit été jalouſe de Madame juſqu'à la folie, ne laiſſoit pas de vivre bien avec elle; un jour qu'elle étoit malade, elle pria Madame de l'aller voir, & voulant être éclaircie de ſes ſentimens pour Vardes, après lui avoir fait beaucoup de proteſtations d'amitié, elle reprocha à Madame le commerce que depuis trois ans elle avoit avec Vardes à ſon inſçu, que ſi c'étoit galanterie c'étoit lui faire un tour bien ſenſible, & que ſi ce n'étoit qu'amitié, elle ne comprenoit pas pourquoi Madame

vouloit

vouloit la lui cacher, ſachant combien elle étoit attachée à ſes interêts.

Comme Madame aimoit extrêmement à tirer ſes amies d'embarras, elle dit à la Comteſſe, qu'il n'y avoit jamais eu dans le cœur de Vardes aucuns ſentimens dont elle pût ſe plaindre; la Comteſſe pria Madame, puis que cela étoit, de dire devant Vardes, qu'elle ne vouloit plus de commerce avec lui que par elle. Madame y conſentit; on envoya querir Vardes dans le moment; il fut un peu ſurpris, mais quand il vit qu'au lieu de chercher à le brouiller, Madame prenoit toutes les fautes ſur elle, il vint la remercier, & l'aſſura qu'il lui ſeroit toute ſa vie re-

devable des marques de ſa generoſité.

Mais la Comteſſe de Soiſſons, craignant toujours qu'on ne lui eût fait quelque fineſſe, tourna tant Vardes, qu'il ſe coupa ſur deux ou trois choſes ; elle en parla à Madame pour s'éclaircir, & lui aprit que Vardes lui avoit fait une inſigne trahiſon auprès du Roi en lui montrant les lettres du Roi d'Angleterre.

Madame ne s'emporta pourtant pas contre Vardes, elle ſoutint toujours qu'il étoit innocent envers la Comteſſe, quoiqu'elle fût tres-mal contente de lui ; mais elle ne vouloit pas paroître menteuſe, & il faloit le paroître pour dire la verité.

La Comteſſe dit pourtant tout le contraire à Vardes, ce qui acheva de lui tourner la tête; il lui avoua tout, & comment il n'avoit tenu qu'à Madame qu'il ne l'eût vûë de toute ſa vie. Jugez dans quel deſeſpoir fut la Comteſſe. Elle envoya prier Madame de l'aller voir. Madame la trouva dans une douleur inconcevable des trahiſons de ſon amant. Elle pria Madame de lui dire la verité, & lui dit qu'elle voyoit bien que la raiſon qui l'en avoit empêchée étoit une bonté pour Vardes que ſes trahiſons ne meritoient pas

Sur cela elle conta à Madame tout ce qu'elle ſavoit; & dans cette confrontation, qu'elles firent entr'elles, elles dé-

couvrirent des tromperies qui paſſent l'imagination; la Comteſſe jura qu'elle ne verroit Vardes de ſa vie ; mais que ne peut une violente inclination ; Vardes joua ſi bien la comedie qu'il l'apaiſa.

Fin de la troiſiéme Partie.

QUATRIEME PARTIE.

DAns ce tems le Comte de Guiches revint de Pologne ; Monſieur ſouffrit qu'il revint à la Cour ; mais il exigea de ſon pere qu'il ne ſe trouveroit pas dans les lieux où ſe trouveroit Madame. Il ne laiſſoit pas de la rencontrer ſouvent, & de l'aimer en la revoyant, quoique l'abſence eut été longue, que Madame eut rompu avec lui, & qu'il fut incertain de ce qu'il devoit croire de l'affaire de Vardes.

Il ne ſavoit plus de moyen de s'éclaircir avec Madame ; Dodoux qui étoit le ſeul homme en qui il ſe fioit, n'étoit pas à Fontainebleau ; & ce qui acheva de le mettre au deſeſ-

poir fut que comme Madame ſavoit que le Roi étoit inſtruit des lettres qu'elle lui avoit écrites à Nancy, & du portrait qu'il avoit d'elle, elle les lui fit redemander par le Roi même, à qui il les rendit avec toute la douleur poſſible, & toure l'obeiſſance qu'il a toujours euë pour les ordres de Madame.

Cependant Vardes, qui ſe ſentoit coupable envers ſon ami, lui embrouilla tellement les choſes, qu'il lui penſa faire tourner la tête; tous ſes raiſonnemens lui faiſoient connoître qu'il étoit trompé, mais il ignoroit ſi Madame avoit part à la tromperie, ou ſi Vardes ſeul étoit coupable; ſon humeur violente ne le pouvant laiſſer dans cette inquietude, il reſo-

lut de prendre Madame de Mekelbourg pour juge, & Vardes la lui nomma comme un temoin de ſa fidelité; mais il ne le voulut, qu'à condition que Madame y conſentiroit.

Il lui en écrivit par Vardes pour l'en prier; Madame étoit acouchée de Mademoiſelle de Valois, & ne voyoit encore perſonne; mais Vardes lui demanda une audience avec tant d'inſtance, qu'elle la lui acorda. Il ſe jetta d'abord à genoux devant elle, il ſe mit à pleurer & à lui demander grace, lui offrant de cacher, ſi elle vouloit être de concert avec lui, tout le commerce qui avoit été entr'eux.

Madame lui declara qu'au lieu d'accepter cette propoſition, elle vouloit que le Comte

de Guiches en ſut la verité, que comme elle avoit été trompée, & qu'elle avoit donné dans des panneaux dont perſonne n'auroit pu ſe défendre, elle ne vouloit pas d'autre juſtification que la verité, au travers de laquelle on verroit que ſes bontez, entre les mains de tout autre que de lui, n'auroient pas été tournées comme elles l'avoient été.

Il voulut enſuite lui donner la lettre du Comte de Guiches; mais elle la refuſa, & elle fit tres-bien, car Vardes l'avoit déja montrée au Roi, & lui avoit dit que Madame le trompoit.

Il pria encore Madame de nommer quelqu'un pour les acommoder; elle conſentit, pour empêcher qu'ils ne ſe ba-

tiſſent, que la paix ſe fit chez Madame de Mekelbourg; mais Madame ne vouloit pas qu'il parut que cette entrevuë ſe fit de ſon conſentement. Vardes qui avoit eſperé toute autre choſe, fut dans un deſeſpoir nompareil, il ſe cognoit la tête contre les murailles, il pleuroit & faiſoit toutes les extravagances poſſibles; mais Madame tint ferme, & ne ſe relâcha point, dont bien lui prit.

Quand Vardes fut ſorti, le Roi arriva, Madame lui conta comment la choſe s'étoit paſſée, dont le Roi fut ſi content, qu'il entra en éclairciſſement avec elle, & lui promit de l'aider à demêler les fourberies de Vardes, qui ſe trouverent ſi exceſſives qu'il ſeroit impoſſible de les definir.

Madame ſe tira de ce labirinte en diſant toujours la verité, & ſa ſincerité la maintint auprès du Roi.

Le Comte de Guiches cependant étoit tres affligé de ce que Madame n'avoit pas voulu recevoir ſa lettre; il crut qu'elle ne l'aimoit plus, & il prit la reſolution de voir Vardes chez Madame de Mekelbourg, pour ſe battre contre lui; elle ne les voulut point recevoir, de ſorte qu'ils demeurerent dans un état, dont on attendoit tous les jours quelque éclat horrible.

Le Roi retourna en ce tems à Vincennes. Le Comte de Guiches, qui ne ſavoit dans quels ſentimens Madame étoit pour lui, ne pouvant plus demeurer dans cette incertitude, reſolut de prier la Comteſſe de

Grammont, qui étoit Angloiſe, de parler à Madame, & il l'en preſſa tant qu'elle y conſentit; ſon mari même ſe chargea d'une lettre qu'elle ne voulut pas recevoir; Madame lui dit que le Comte de Guiches avoit été amoureux de Mademoiſelle de Grancey, ſans lui avoir fait dire que c'étoit un pretexte, qu'elle ſe trouvoit heureuſe de n'avoir point d'affaire avec lui, & que s'il eût agi autrement, ſon inclination & la reconnoiſſance l'auroient fait conſentir, malgré les dangers auſquels elle s'expoſoit, à conſerver pour lui les ſentimens qu'il auroit pu deſirer.

Cette froideur renouvella tellement la paſſion du Comte de Guiches, qu'il étoit tous les jours chez la Comteſſe de

Grammont, pour la prier de parler à Madame en ſa faveur. Enfin le hazard lui donna ocaſion de parler à elle-même plus qu'il ne l'eſperoit.

Madame de la Vieville donna un bal chez elle; Madame fit partie pour y aller en maſque avec Monſieur, & pour n'être pas reconnuë, elle fit habiller magnifiquement ſes filles, & quelques Dames de ſa ſuite; & elle, avec Monſieur, alla avec des capes, dans un caroſſe emprunté.

Ils trouverent à la porte une troupe de Maſques. Monſieur leur propoſa, ſans les connoître, de s'aſſocier à eux, & en prit un par la main, Madame en fit autant; jugez quelle fut ſa ſurpriſe, quand elle trouva la main eſtropiée du Comte de Guiches

Guiches, qui reconnut auſſi les ſachets dont les coeffes de Madame étoient parfumées ; peu s'en falut qu'ils ne jettaſſent un cri tous les deux, tant cette avanture les ſurprit.

Ils étoient l'un & l'autte dans un ſi grand trouble qu'ils monterent l'eſcalier ſans ſe rien dire. Enfin le Comte de Guiches, aiant reconnu Monſieur, & aiant vu qu'il s'étoit allé aſſeoir loin de Madame, s'étoit mis à ſes genoux, & eut le tems non ſeulement de ſe juſtifier, mais d'aprendre de Madame tout ce qui s'étoit paſſé pendant ſon abſence ; il eut beaucoup de douleur qu'elle eût écouté Vardes ; mais il ſe trouva ſi heureux de ce que Madame lui pardonnoit ſa ravauderie avec Mademoiſelle

de Grancey, qu'il ne ſe plaignit pas.

Monſieur rapella Madame, & le Comte de Guiches, de peur d'être reconnu, ſortit le premier; mais le hazard qui l'avoit amené en ce lieu le fit amuſer au bas du degré; Monſieur étoit un peu inquiet de la converſation que Madame avoit euë, elle s'en aperçut, & la crainte d'être queſtionnée fit que le pied lui manqua, & du haut de l'eſcalier elle alla bronchant juſqu'en bas, où étoit le Comte de Guiches, qui, en la retenant, l'empêcha de ſe tuer, car elle étoit groſſe.

Toutes choſes ſembloient, comme vous voyez, aider à ſon racommodement; auſſi s'acheva-t-il. Madame reçut enſuite de ſes lettres, & un ſoir

que Monſieur étoit allé en maſque, elle le vit chez la Comteſſe de Grammont, où elle attendoit Monſieur pour faire Medianox.

Dans ce même tems Madame trouva ocaſion de ſe venger de Vardes. Le Chevalier de Lorraine étoit amoureux d'une des filles de Madame, qui s'apelloit Fiennes; un jour qu'il ſe trouva chez la Reine, devant beaucoup de gens, on lui demanda à qui il en vouloit, quelqu'un repondit que c'étoit à Fiennes, Vardes dit qu'il auroit bien mieux fait de s'adreſſer à ſa maîtreſſe; cela fut raporté à Madame par le Comte de Grammont, elle ſe le fit raconter par le Marquis de Villeroi, ne voulant pas nommer l'autre, & l'aiant engagé dans

la choſe, auſſi bien que le Chevalier de Lorraine, elle en fit ſes plaintes au Roi, & le pria de chaſſer Vardes. Le Roi trouva la punition un peu rude, mais il le promit. Vardes demanda à n'être mis qu'à la Baſtille, où tout le monde l'alla voir.

Ses amis publierent que le Roi avoit conſenti avec peine à cette punition, & que Madame n'avoit pu le faire caſſer. Voyant qu'en effet cela ſe trouvoit avantageuſement pour lui, Madame repria le Roi de l'envoyer à ſon Gouvernement; ce qu'il lui acorda.

La Comteſſe de Soiſſons enragée de ce que Madame lui ôtoit également Vardes, par ſa haine & par ſon amitié, & ſon dépit aiant augmenté par

la hauteur avec laquelle toute la jeuneſſe de la Cour avoit ſoutenu que Vardes étoit puniſſable, elle reſolut de s'en venger ſur le Comte de Guiches.

Elle dit au Roi que Madame avoit fait ce ſacrifice au Comte de Guiches, & qu'il auroit regret d'avoir ſervi ſa haine, s'il ſavoit tout ce que le Comte de Guiches avoit fait contre lui.

Montalais, qu'une fauſſe generoſité faiſoit ſouvent agir, écrivit à Vardes, que s'il vouloit s'abandonner à ſa conduite elle auroit trois lettres qui pouvoient le tirer d'affaire ; il n'accepta pas le parti ; mais la Comteſſe de Soiſſons, ſe ſervit de la connoiſſance de ces lettres pour obliger le Roi, à per-

dre le Comte de Guiches : elle acuſa le Comte d'avoir voulu livrer Dunquerke aux Anglois & d'avoir offert à Madame le Regiment des Gardes ; elle eut l'imprudence de mêler à tout cela la lettre d'Eſpagne ; heureuſement le Roi parla à Madame de tout ceci, il lui parut d'une telle rage contre le Comte de Guiches, & ſi obligé à la Comteſſe de Soiſſons, que Madame ſe vit dans la neceſſité de perdre tous les deux pour ne pas voir la Comteſſe de Soiſſons ſur le Trône, après avoir acablé le Comte de Guiches. Madame fit pourtant promettre au Roi qu'il pardonneroit au Comte de Guiches, ſi elle lui pouvoit prouver que ſes fautes étoient petites en comparaiſon de celles de Vardes &

de la Comteſſe de Soiſſons; le Roi le lui promit, & Madame lui conta tout ce qu'elle ſavoit. ils conclurent enſemble qu'il chaſſeroit la Comteſſe de Soiſſons, & qu'il mettroit Vardes en priſon. Madame avertit le Comte de Guiches en diligence pàr le Maréchal de Grammont, & lui conſeilla d'avouer ſincerement toutes choſes, aiant trouvé que dans toutes les matieres embrouillées la verité ſeule tire les gens d'affaire : quelque delicat que cela fût, le Comte de Guiches en remercia Madame, & ſur cette affaire ils n'eurent de commerce que par le Maréchal de Grammont; la regularité fut ſi grande de part & d'autre qu'ils ne ſe couperent jamais, & le Roi ne s'aperçût point de ce

concert. Il envoya prier Montalais de lui dire la verité, vous ſaurez ce détail d'elle, je vous dirai ſeulement que le Maréchal, qui n'avoit tenu que par miracle une auſſi bonne conduite que celle qu'il avoit euë, ne put long-tems ſe démentir, & ſon effroi lui fit envoyer ſon fils en Hollande, qui n'auroit pas été chaſſé s'il eut tenu bon.

Il en fut ſi affligé qu'il en tomba malade; ſon pere ne laiſſa pas de le preſſer de partir; Madame ne vouloit pas qu'il lui dit adieu, parce qu'elle ſavoit qu'on l'obſervoit, & qu'elle n'étoit plus dans cet âge où ce qui étoit perilleux, lui paroiſſoit plus agreable; mais comme le Comte de Guiches ne pouvoit partir ſans voir Madame, il ſe fit faire un habit

de livrées de la Valiere, & comme on portoit Madáme en chaiſe dans le Louvre, il eut la liberté de lui parler. Enfin le jour du départ arriva ; le Comte avoit toujours la fievre, il ne laiſſa pas de ſe trouver dans la ruë avec ſon déguiſement ordinaire ; mais les forces lui manquerent quand il lui falut prendre le dernier congé. Il tomba évanoui, & Madame reſta dans la douleur de le voir dans cet état, au hazard d'être reconnu, ou de demeurer ſans ſecours. Depuis ce tems-là Madame ne l'a point revu.

Madame étoit revenue d'Angleterre avec toute la gloire & le plaiſir que peut donner un voyage cauſé par l'amitié, & ſuivi d'un bon ſuccez dans les

affaires. Le Roi ſon frere, qu'elle aimoit cherement, lui avoit temoigné une tendreſſe & une conſideration extraordinaire ; on ſavoit quoi que tres-confuſément, que la negotiation dont elle ſe mêloit, étoit ſur le point de ſe conclure ; elle ſe voyoit à vingt-ſix ans le lien des deux plus grands Rois de ce ſiecle ; elle avoit entre les mains un traité d'où dépendoit le ſort d'une partie de l'Europe; le plaiſir & la conſideration que donnent les affaires ſe joignant en elle aux agrémens que donne la jeuneſſe & la beauté, il y avoit une grace & une douceur repandue dans toute ſa perſonne, qui lui attiroient une ſorte d'hommage, qui lui devoit être d'autant plus agreable, qu'on le rendoit

plus à la perſonne qu'au rang.

Cet état de bonheur étoit troublé par l'éloignement où Monſieur étoit pour elle depuis l'affaire du Chevalier de Lorraine ; mais, ſelon toutes les aparences, les bonnes graces du Roi lui euſſent fourni les moiens de ſortir de cet embaras ; enfin elle étoit dans la plus agreable ſituation où elle ſe fût jamais trouvée, lors qu'une mort, moins attenduë qu'un coup de tonnerre, termina une ſi belle vie, & priva la France de la plus aimable Princeſſe qui vivra jamais.

RELATION
de la mort de Madame.

LE 24. Juin de l'année 1670. huit jours aprés ſon retour d'Angleterre, Monſieur & elle allerent à Saint Cloud. Le premier jour qu'elle y alla, elle ſe plaignit d'un mal de côté, & d'une douleur dans l'eſtomac à laquelle elle étoit ſujette; neanmoins comme il faiſoit extrêmement chaud, elle voulut ſe baigner dans la riviere; Monſieur Gueſlin, ſon premier Medecin, fit tout ce qu'il pût pour l'en empêcher, mais quoi qu'il lui pût dire elle ſe baigna le vendredi & le ſamedi elle s'en trouva ſi mal qu'elle ne ſe baigna

baigna point. J'arrivai à Saint Cloud le ſamedi à dix heures du ſoir ; je la trouvai dans les jardins, elle me dit que je lui trouverois mauvais viſage & qu'elle ne ſe portoit pas bien ; elle avoit ſoupé comme à ſon ordinaire, & elle ſe promena au clair de la Lune juſqu'à minuit. Le lendemain, Dimanche 29. Juin, elle ſe leva de bonne heure, & deſcendit chez Monſieur qui ſe baignoit ; elle fut long-tems auprès de lui, & en ſortant de ſa chambre, elle entra dans la mienne, & me fit l'honneur de me dire qu'elle avoit bien paſſé la nuit.

Un moment après je montai chez elle. Elle me dit qu'elle étoit chagrine, & la mauvaiſe humeur dont elle parloit auroit

fait les belles heures des autres femmes, tant elle avoit de douceur naturelle, & tant elle étoit peu capable d'aigreur & de colere.

Comme elle me parloit, on lui vint dire que la Meſſe étoit prête. Elle l'alla entendre, & en revenant dans ſa chambre, elle s'apuia ſur moi, & me dit avec cet air de bonté qui lui étoit ſi particulier, qu'elle ne ſeroit pas de ſi méchante humeur ſi elle pouvoit cauſer avec moi : mais qu'elle étoit ſi laſſe de toutes les perſonnes qui l'environnoient qu'elle ne les pouvoit plus ſuporter.

Elle alla enſuite voir peindre Mademoiſelle, dont un excellent peintre Anglois faiſoit le portrait, & elle ſe mit à parler à Madame d'Eſpernon &

à moi de ſon voyage d'Angleterre & du Roi ſon frere.

Cette converſation qui lui plaiſoit lui redonna de la joie, on ſervit le dîner, elle mangea comme à ſon ordinaire, & après le dîner elle ſe coucha ſur des carreaux ; ce qu'elle faiſoit aſſez ſouvent lors qu'elle étoit en liberté ; elle m'avoit fait mettre auprès d'elle, en ſorte que ſa tête étoit quaſi ſur moi.

Le même peintre Anglois peignoit Monſieur, on parloit de toutes ſortes de choſes, & cependant elle s'endormit. Pendant ſon ſommeil elle changea ſi conſiderablement, qu'après l'avoir long-tems regardée j'en fus ſurpriſe, & je penſai qu'il faloit que ſon eſprit contribuât fort à parer ſon

viſage ; puis qu'il le rendoit ſi agreable , lors qu'elle étoit éveillée , & qu'elle l'étoit ſi peu quand elle étoit endormie ; j'avois tort neanmoins de faire cette reflexion , car je l'avois vuë dormir pluſieurs fois , & je ne l'avois pas vuë moins aimable.

Après qu'elle fut éveillée elle ſe leva du lieu où elle étoit ; mais avec un ſi mauvais viſage , que Monſieur en fut ſurpris & me le fit remarquer.

Elle s'en alla enſuite dans le ſalon où elle ſe promena quelque tems avec Boisfranc, Treſorier de Monſieur , & en lui parlant elle ſe plaignit pluſieurs fois de ſon mal de côté.

Monſieur deſcendit pour aller à Paris , où il avoit reſolu

d'aller ; il trouva Madame de Mekelbourg ſur le degré, & remonta avec elle ; Madame quitta Boisfranc, & vint à Madame de Mekelbourg ; comme elle parloit à elle Madame de Gamaches lui aporta, auſſi bien qu'à moi, un verre d'eau de chicorée, qu'elle avoit demandé il y avoit déja quelque tems, Madame de Gourdon, ſa Dame d'atour, le lui preſenta. Elle le but, & en remettant d'une main la taſſe ſur la ſoucoupe, de l'autre elle ſe prit le côté, & dit avec un ton qui marquoit beaucoup de douleur, ah, quel point de côté, ah, quel mal, je n'en puis plus.

Elle rougit en prononçant ces paroles, & dans le moment d'après elle pâlit d'une pâleur livide qui nous ſurprit tous ;

elle continua de crier, & dît qu'on l'emportât comme ne pouvant plus ſe ſoutenir.

Nous la prîmes ſous les bras, elle marchoit à peine, & toute courbée, on la deshabilla dans un inſtant, je la ſoutenois pendant qu'on la delaçoit; elle ſe plaignoit toujours, & je remarquai qu'elle avoit les larmes aux yeux; j'en fus étonnée & attendrie, car je la connoiſſois pour la perſonne du monde la plus patiente.

Je lui dis, en lui baiſant les bras que je ſoutenois, qu'il faloit qu'elle ſouffrit beaucoup, elle me dit que cela étoit inconcevable, on la mit au lit, & ſi tôt qu'elle y fut, elle cria encore plus qu'elle n'avoit fait, & ſe jetta d'un côté & d'un autre, comme une perſonne qui

ſouffroit infiniment; on alla en même tems appeller ſon premier Medecin Mr Eſprit; il vint, & dit que c'étoit la colique, & ordonna les remedes ordinaires à de ſemblables maux; cependant les douleurs étoient inconcevables, Madame dit que ſon mal étoit plus conſiderable qu'on ne penſoit, qu'elle alloit mourir, qu'on lui allât querir un Confeſſeur.

Monſieur étoit devant ſon lit elle l'embraſſa, & lui dit avec une douceur, & un air capable d'attendrir les cœurs les plus barbares, helas, Monſieur, vous ne m'aimez plus il y a long-tems, mais cela eſt injuſte, je ne vous ai jamais manqué; Monſieur parut fort touché, & tout ce qui étoit dans ſa chambre l'étoit telle-

ment, qu'on n'entendoit plus que le bruit que font des perſonnes qui pleurent.

Tout ce que je viens de dire s'étoit paſſé en moins d'une demie heure, Madame crioit toujours qu'elle ſentoit des douleurs terribles dans le creux de l'eſtomac ; tout d'un coup elle dit qu'on regardât à cette eau, qu'elle avoit bue, que c'étoit du poiſon, qu'on avoit peut-être pris une bouteille pour l'autre, qu'elle étoit empoiſonnée, qu'elle le ſentoit bien, & qu'on lui donnât du contrepoiſon.

J'étois dans la ruelle auprès de Monſieur, & quoique je le cruſſe fort incapable d'un pareil crime, un étonnement ordinaire à la malignité humaine me le fit obſerver avec

attention, il ne fut ni ému ni embaraſſé de l'opinion de Madame, il dit qu'il faloit donner de cette eau à un chien, il opina comme Madame qu'on allât querir de l'huile & du contrepoiſon pour ôter à Madame une penſée ſi fâcheuſe; Madame Deſbordes, ſa premiere femme de chambre, qui étoit abſolument à elle, lui dit qu'elle avoit fait l'eau, & en but; mais Madame perſevera toujours à vouloir de l'huile & du contrepoiſon, on lui donna l'un & l'autre: Sainte Foi, premier valet de chambre de Monſieur, lui aporta de la poudre de vipere, elle lui dit qu'elle la prenoit de ſa main, parce qu'elle ſe fioit à lui, on lui fit prendre pluſieurs drogues dans cette penſée de poiſon, & peut-

être plus propres à lui faire du mal, qu'à la ſoulager, ce qu'on lui donna la fit vomir, elle en avoit déja eu envie pluſieurs fois avant que d'avoir rien pris, mais ſes vomiſſemens ne furent qu'imparfaits, & ne lui firent jetter que quelques flegmes, & une partie de la nourriture qu'elle avoit priſe ; l'agitation de ces remedes, & les exceſſives douleurs qu'elle ſouffroit, la mirent dans un abatement qui nous parut du repos ; mais elle nous dit qu'il ne faloit pas ſe tromper, que ſes douleurs étoient toujours égales, qu'elle n'avoit plus la force de crier, & qu'il n'y avoit point de remede à ſon mal.

Il ſembla qu'elle avoit une certitude entiere de ſa mort, & qu'elle s'y reſolut comme à une

choſe indifferente ; ſelon toutes les aparences la penſée du poiſon étoit établie dans ſon eſprit, & voyant que les remedes avoient été inutiles elle ne ſongeoit plus à la vie, & ne penſoit qu'à ſouffrir ſes douleurs avec patience. Elle commença à avoir beaucoup d'aprehenſion, Monſieur apella Madame de Gamaches, pour tâter ſon poux, les Medecins n'y penſoient pas, elle ſortit de la ruelle épouvantée, & nous dit qu'elle n'en trouvoit point à Madame, & qu'elle avoit toutes les extremitez froides ; cela nous fit peur, Monſieur en parut effrayé. Monſieur Eſprit dit que c'étoit un accident ordinaire à la colique, & qu'il repondoit de Madame. Monſieur ſe mit en colere, & dit

qu'il lui avoit repondu de Monſieur de Valois, & qu'il étoit mort, qu'il lui repondoit de Madame, & qu'elle mourroit encore.

Cependant le Curé de Saint Cloud qu'elle avoit mandé étoit venu, Monſieur me fit l'honneur de me demander ſi on parleroit à ce Confeſſeur, je la trouvois fort mal, il me ſembloit que ſes douleurs n'étoient point celles d'une colique ordinaire; mais neanmoins j'étois bien éloignée de prevoir ce qui devoit arriver, & je n'attribuois les penſées qui me venoient dans l'eſprit qu'à l'interêt que je prenois à ſa vie.

Je repondis à Monſieur qu'une confeſſion faite dans la vuë de la mort, ne pouvoit être

que

que tres-utile, & Monſieur m'ordonna de lui aller dire que le Curé de Saint Cloud étoit venu. Je le ſupliai de m'en diſpenſer, & je lui dis que comme elle l'avoit demandé il n'y avoit qu'à le faire entrer dans ſa chambre. Monſieur s'aprocha de ſon lit, & d'elle-même elle me redemanda un Confeſſeur, mais ſans paroître effrayée, & comme une perſonne qui ſongeoit aux ſeules choſes qui lui étoient neceſſaires dans l'état où elle étoit.

Une de ſes premieres femmes de chambre étoit paſſée à ſon chevet pour la ſoutenir, elle ne voulut point qu'elle s'ôtât, & ſe confeſſa devant elle; après que le Confeſſeur ſe fut retiré, Monſieur s'aprocha de ſon lit; elle lui dit quelques

mots aſſez bas que nous n'entendîmes point, & cela nous parut encore quelque choſe de doux & d'obligeant.

L'on avoit fort parlé de la ſaigner, mais elle ſouhaitoit que ce fût du pied, Monſieur Eſprit vouloit que ce fût du bras ; enfin il détermina qu'il le faloit ainſi : Monſieur vint le dire à Madame, comme une choſe à quoi elle auroit peut-être de la peine á ſe reſoudre, mais elle repondit qu'elle vouloit tout ce qu'on ſouhaitoit, que tout lui étoit indifferent, & qu'elle ſentoit bien qu'elle n'en pouvoit revenir, nous écoutions ces paroles comme des effets d'une douleur violente, qu'elle n'avoit jamais ſentie, & qui lui faiſoit croire qu'elle alloit mourir.

Il n'y avoit pas plus de trois heures qu'elle ſe trouvoit mal. Gueſlin que l'on avoit envoyé querir à Paris, arriva avec Monſieur Valet, qu'on avoit envoyé chercher à Verſailles. Si-tôt que Madame vit Gueſlin, en qui elle avoit beaucoup de confiance, elle lui dit qu'elle étoit bien aiſe de le voir, qu'elle étoit empoiſonnée, & qu'il la traitât ſur ce fondement. Je ne ſai s'il le crût, & s'il fut perſuadé qu'il n'y avoit point de remede, ou s'il s'imagina qu'elle ſe trompoit, & que ſon mal n'étoit pas dangereux; mais enfin il agit comme un homme qui n'avoit plus d'eſperance, ou qui ne voyoit point de danger. Il conſulta avec Monſieur Valet, & avec Monſieur Eſprit, & après une

conference assez longue, ils vinrent tous trois trouver Monsieur, & l'assurerent sur leur vie qu'il n'y avoit point de danger. Monsieur vint le dire à Madame, elle lui dit qu'elle connoissoit mieux son mal que le Medecin, & qu'il n'y avoit point de remede; mais elle dit cela avec la même tranquillité & la même douceur, que si elle eût parlé d'une chose indifferente.

Monsieur le Prince la vint voir, elle lui dit qu'elle se mourroit. Tout ce qui étoit auprès d'elle reprit la parole pour lui dire, qu'elle n'étoit pas en cet état; mais elle temoigna quelque sorte d'impatience de mourir pour être délivrée des douleurs qu'elle souffroit, il sembloit neanmoins

que la ſaignée l'eût ſoulagée ; on la crût mieux, Monſieur Valet s'en retourna à Verſailles ſur les neuf heures & demie, & nous demeurâmes autour de ſon lit à cauſer, la croiant ſans aucun peril, on étoit quaſi conſolé des douleurs qu'elle avoit ſouffertes, eſperant que l'état où elle avoit été ſerviroit à ſon racommodement avec Monſieur ; il en paroiſſoit touché, & Madame d'Eſpernon & moi, qui avions entendu ce qu'elle avoit dit, nous prenions plaiſir à lui faire remarquer le prix de ſes paroles.

Monſieur Valet avoit ordonné un lavement avec du ſené, elle l'avoit pris, & quoique nous n'entendiſſions gueres la medecine, nous jugions bien neanmoins qu'elle ne pouvoit

ſortir de l'état où elle étoit que par une évacuation. La nature tendoit à ſa fin par en haut, elle avoit des envies continuelles de vomir ; mais on ne lui donnoit rien pour lui aider.

Dieu aveugloit les Medecins, & ne vouloit pas même qu'ils tentaſſent des remedes capables de retarder une mort, qu'il vouloit rendre terrible. Elle entendit que nous diſions qu'elle étoit mieux, & que nous attendions l'effet de ce remede avec impatience : cela eſt ſi peu veritable, nous dit-elle, que ſi je n'étois pas chrétienne, je me tuerois, tant mes douleurs ſont exceſſives : il ne faut point ſouhaiter de mal à perſonne, ajouta-t-elle, mais je voudrois bien que quelqu'un put ſentir un mo-

ment ce que je ſouffre, pour connoitre de quelle nature ſont mes douleurs.

Cependant ce remede ne faiſoit rien, l'inquietude nous en prit, on apella Monſieur Eſprit, & Monſieur Gueſlin, ils dirent qu'il faloit encore attendre; elle repondit que ſi on ſentoit ſes douleurs on n'attendroit pas ſi paiſiblement: on fut deux heures entieres ſur l'attente de ce remede, qui furent les dernieres où elle pouvoit recevoir du ſecours. Elle avoit pris quantité de remedes; on avoit gâté ſon lit, elle voulut en changer, & on lui en fit un petit dans ſa ruelle, elle y alla ſans qu'on l'y portât, & fit même le tour par l'autre ruelle, pour ne pas ſe mettre dans l'endroit de ſon lit

qui étoit gâté. Lors qu'elle fut dans ce petit lit, ſoit qu'elle expirat veritablement, ſoit qu'on la vit mieux, parce qu'elle avoit les bougies au viſage, elle nous parut beaucoup plus mal, les Medecins voulurent la voir de près, & lui aporterent un flambeau, elle les avoit toujours fait ôter, depuis qu'elle s'étoit trouvée mal.

Monſieur lui demanda ſi on ne l'incommodoit point, ah, non, Monſieur, lui dit-elle, rien ne m'incommode plus, je ne ſerai pas envie demain matin, vous le verrez. On lui donna un bouillon, parce qu'elle n'avoit rien pris depuis ſon diner; ſi tôt qu'elle l'eut avalé, ſes douleurs redoublerent, & devinrent auſſi violentes qu'elles

l'avoient été, lors qu'elle avoit pris le verre de chicorée. La mort ſe peignit ſur ſon viſage, & on la voioit dans des ſouffrances cruelles, ſans neanmoins qu'elle parut agitée.

Le Roi avoit envoié pluſieurs fois ſavoir de ſes nouvelles, & elle lui avoit toujours mandé qu'elle ſe mouroit; ceux qui l'avoient vuë lui avoient dit qu'en effet elle étoit tres-mal; & Monſieur de Crequi, qui avoit paſſé à Saint Cloud en allant à Verſailles, dit au Roi, qu'il la croioit en grand peril, de ſorte que le Roi voulut la venir voir, & arriva à Saint Cloud ſur les onze heures.

Lors que le Roi arriva, Madame étoit dans ce redoublement de douleur, que lui avoit

cauſé le bouillon ; il ſembla que les Medecins furent éclairez par ſa preſence, il les prit en particulier pour ſavoir ce qu'ils en penſoient, & ces mêmes Medecins, qui deux heures auparavant en repondoient ſur leur vie, & qui trouvoient que les extremitez froides n'étoient qu'un accident de la colique, commencerent à dire qu'elle étoit ſans eſperance, que cette froideur & ce poux retiré étoient une marque de cangrêne, & qu'il faloit lui faire recevoir Nôtre-Seigneur.

La Reine, & la Comteſſe de Soiſſons étoient venues avec le Roi ; Madame de la Valiere & Madame de Monteſpan étoient venues enſemble ; je parlois à elle, Monſieur m'apella,

& me dit en pleurant ce que les Medecins venoient de dire; je fus ſurpriſe & touchée comme je le devois, & je repondis à Monſieur que les Medecins avoient perdu l'eſprit, & qu'ils ne penſoient ni à ſa vie, ni à ſon ſalut, qu'elle n'avoit parlé qu'un quart-d'heure au Curé de Saint Cloud, & qu'il faloit lui envoyer quelqu'un, Monſieur me dit qu'il alloit envoyer chercher Monſieur de Condom, je trouvai qu'on ne pouvoit mieux choiſir, mais qu'en attendant il faloit avoir Monſieur Feuillet Chanoine, dont le merite eſt connu.

Cependant le Roi étoit auprès de Madame. Elle lui dit qu'il perdoit la plus veritable ſervante qu'il auroit jamais; il lui dit qu'elle n'étoit pas en ſi

grand peril, mais qu'il étoit étonné de ſa fermeté, & qu'il la trouvoit grande, elle lui repliqua qu'il ſavoit bien qu'elle n'avoit jamais craint la mort; mais qu'elle avoit craint de perdre ſes bonnes graces.

Enſuite le Roi lui parla de Dieu, il revint après dans l'endroit où étoient les Medecins; il me trouva deſeperée de ce qu'ils ne lui donnoient point de remedes, & ſur tout l'émetique; il me fit l'honneur de me dire qu'ils avoient perdu la tramontane, qu'ils ne ſavoient ce qu'ils faiſoient, & qu'il alloit eſſayer de leur remettre l'eſprit. Il leur parla, & ſe raprocha du lit de Madame, & lui dit qu'il n'étoit pas Medecin, mais qu'il venoit de propoſer trente remedes aux Medecins,

ils repondirent qu'il faloit attendre. Madame prit la parole & dit qu'il faloit mourir par les formes.

Le Roi voyant que ſelon les aparences il n'y avoit rien à eſperer, lui dit adieu en pleurant. Elle lui dit qu'elle le prioit de ne point pleurer, qu'il l'attendriſſoit, & que la premiere nouvelle qu'il auroit le lendemain ſeroit celle de ſa mort.

Le Maréchal de Grammont s'aprocha de ſon lit. Elle lui dit qu'il perdoit une bonne amie, qu'elle alloit mourir, & qu'elle avoit crû d'abord être empoiſonnée par mépriſe.

Lors que le Roi ſe fut retiré, j'étois auprès de ſon lit, elle me dit, Madame de la Fayette mon nez s'eſt déja retiré, je ne lui repondis qu'avec des lar-

mes, car ce qu'elle me disoit étoit veritable, & je n'y avois pas encore pris garde ; on la remit ensuite dans son grand lit, le hoquet lui prit. Elle dit à Monsieur Esprit, que c'étoit le hoquet de la mort ; elle avoit déja demandé plusieurs fois quand elle mourroit, elle le demandoit encore, & quoi qu'on lui repondit comme à une personne qui n'en étoit pas proche, on voioit bien qu'elle n'avoit aucune esperance.

Elle ne tourna jamais son esprit du côté de la vie, jamais un mot de reflexion sur la cruauté de sa destinée qui l'enlevoit dans le plus beau de son âge, point de questions aux Medecins pour s'informer s'il étoit possible de la sauver, point d'ardeur pour les remedes,

qu'autant que la violence de ſes douleurs lui en faiſoit deſirer, une contenance paiſible au milieu de la certitude de la mort, de l'opinion du poiſon, & de ſes ſouffrances qui étoient cruelles, enfin un courage dont on ne peut donner d'exemple, & qu'on ne ſauroit bien repreſenter.

Le Roi s'en alla, & les Medecins declarerent qu'il n'y avoit aucune eſperance. Monſieur Feuillet vint, il parla à Madame avec une auſterité entiere; mais il la trouva dans des diſpoſitions qui alloient auſſi loin que ſon auſterité. Elle eût quelque ſcrupule que ſes confeſſions paſſées n'euſſent été nulles, & pria Monſieur Feuillet de lui aider à en faire une generale; Elle la fit avec de

grands ſentimens de pieté, & de grandes reſolutions de vivre en chrétienne, ſi Dieu lui redonnoit la ſanté.

Je m'aprochai de ſon lit après ſa confeſſion; Monſieur Feuillet étoit auprès d'elle, & un Capucin ſon Confeſſeur ordinaire; ce bon Pere vouloit lui parler, & ſe jettoit dans des diſcours qui la fatiguoient: elle me regarda avec des yeux qui faiſoient entendre ce qu'elle penſoit, & puis les retournant ſur ce Capucin, laiſſez parler Monſieur Feuillet, mon Pere, lui dit-elle, avec une douceur admirable, comme ſi elle eût craint de le fâcher, vous parlerez à vôtre tour.

L'Ambaſſadeur d'Angleterre arriva dans ce moment, ſi-tôt qu'elle le vit, elle lui parla du

Roi ſon frere, & de la douleur qu'il auroit de ſa mort ; elle en avoit déja parlé pluſieurs fois dans le commencement de ſon mal. Elle le pria de lui mander qu'il perdoit la perſonne du monde qui l'aimoit le mieux, enſuite l'Ambaſſadeur lui demanda ſi elle étoit empoiſonnée ; je ne ſai ſi elle lui dit qu'elle l'étoit, mais je ſai bien qu'elle lui dit, qu'il n'en faloit rien mander au Roi ſon frere, qu'il faloit lui épargner cette douleur, & qu'il faloit ſur tout qu'il ne ſongeât point à en tirer vengeance, que le Roi n'en étoit point coupable, qu'il ne faloit point s'en prendre à lui,

Elle diſoit toutes ces choſes en anglois, & comme le mot de poiſon eſt commun à la

langue françoiſe & à l'angloiſe, Monſieur Feuillet l'entendit, & interrompit la converſation, diſant qu'il faloit ſacrifier ſa vie à Dieu, & ne pas penſer à autre choſe.

Elle reçût Nôtre-Seigneur, enſuite Monſieur s'étant retiré, elle demanda ſi elle ne le verroit plus, on l'alla querir; il vint l'embraſſer en pleurant, elle le pria de ſe retirer, & lui dit qu'il l'attendriſſoit.

Cependant elle diminuoit toûjours, & elle avoit de tems en tems des foibleſſes qui attaquoient le cœur. Monſieur Brager excellent Medecin arriva. Il n'en deſeſpera pas d'abord, il ſe mit à conſulter avec les autres Medecins, Madame les fit apeller, ils dirent qu'on les laiſſât un peu enſemble; mais

elle les renvoia encore querir, ils allerent auprès de ſon lit ; on avoit parlé d'une ſaignée au pied, ſi on la veut faire, dit-elle, il n'y a pas de tems à perdre, ma tête s'embaraſſe, & mon eſtomac ſe remplit.

Ils demeurerent ſurpris d'une ſi grande fermeté, & voiant qu'elle continuoit à vouloir la ſaignée, ils la firent faire ; mais il ne vint point de ſang, & il en étoit tres-peu venu de la premiere qu'on avoit faite. Elle penſa expirer pendant que ſon pied fut dans l'eau, les Medecins lui dirent qu'ils alloient faire un remede ; mais elle repondit qu'elle vouloit l'Extrême-Onction avant que de rien prendre.

Monſieur de Condom arriva comme elle la recevoit ; il lui

parla de Dieu, conformément à l'état où elle étoit, & avec cette éloquence, & cet esprit de religion, qui paroît dans tous ses discours ; il lui fit faire les actes qu'il jugea necessaires, elle entra dans tout ce qu'il lui dit, avec un zele & une presence d'esprit admirable.

Comme il parloit, sa premiere femme de chambre s'aprocha d'elle, pour lui donner quelque chose dont elle avoit besoin, elle lui dit en anglois, afin que Monsieur de Condom ne l'entendit pas, conservant jusqu'à la mort la politesse de son esprit, donnez à Monsieur de Condom, lors que je serai morte, l'émeraude que j'avois fait faire pour lui.

Comme il continuoit à lui parler de Dieu, il lui prit une

eſpece d'envie de dormir, qui n'étoit en effet qu'une défaillance de la nature. Elle lui demanda ſi elle ne pouvoit pas prendre quelques momens de repos, il lui dit qu'elle le pouvoit, & qu'il alloit prier Dieu pour elle.

Monſieur Feuillet demeura au chevet de ſon lit, & quaſi dans le même moment, Madame lui dit de rapeller Monſieur de Condom, & qu'elle ſentoit bien qu'elle alloit expirer. Monſieur de Condom ſe raprocha, & lui donna le Crucifix, elle le prit & l'embraſſa avec ardeur; Monſieur de Condom lui parloit toûjours, & elle lui repondoit avec le même jugement, que ſi elle n'eut pas été malade, tenant toujours le Crucifix attaché ſur ſa bouche.

la mort ſeule le lui fit abandonner. Les forces lui manquerent, elle le laiſſa tomber, & perdit la parole & la vie quaſi en même tems ; ſon agonie n'eut qu'un moment, & après deux ou trois petits mouvemens convulſifs dans la bouche, elle expira à deux heures & demie du matin, & neuf heures après avoir commencé à ſe trouver mal.

On a crû faire plaiſir au Lecteur d'ajouter à cette Hiſtoire les pieces ſuivantes.

A Paris le 30. Juin 1670. à quatre heures du matin.

MYLORD,*

Je ſuis bien fâché de me voir dans l'obligation, en vertu de mon emploi, de vous rendre compte de la plus triſte avanture du monde. Madame étant à Saint Clou, le 29. du courant, avec beaucoup de compagnie, demanda ſur les cinq heures du ſoir, un verre d'eau de chicorée qu'on lui avoit ordonné de boire, parce qu'elle s'étoit trouvée indiſpo-

* Cette lettre eſt écrite au Comte d'Arlington alors Secretaire d'Etat de Charles II. Roi d'Angleterre, par Monſieur Montaigu ſon Ambaſſadeur à Paris, mort depuis Duc de Montaigu.

ſée pendant deux ou trois jours, après s'être baignée. Elle ne l'eut pas plutôt bu, qu'elle s'écria qu'elle étoit morte, & tombant entre les bras de Madame de Mekelbourg, elle demanda un Confeſſeur. Elle continua dans les plus grandes douleurs qu'on puiſſe s'imaginer, juſqu'à trois heures du matin, qu'elle rendit l'eſprit. Le Roi, la Reine, & toute la Cour reſterent auprès d'elle juſqu'à une heure avant ſa mort. Dieu veuille donner de la patience & de la conſtance au Roi nôtre maître pour ſuporter une affliction de cette nature. Madame a declaré en mourant qu'elle n'avoit nul autre regret en ſortant du monde, que celui que lui cauſoit la douleur qu'en recevroit le Roi ſon frere;

re; s'étant trouvée un peu ſoulagée de ſes grandes douleurs, que les Medecins nomment colique bilieuſe, elle me fit apeller, pour m'ordonner de dire de ſa part les choſes du monde les plus tendres, au Roi & au Duc de York ſes freres. J'arrivai à Saint Cloud une heure aprés qu'elle s'y fut trouvée mal, & je reſtai juſqu'à ſa mort auprès d'elle. Jamais perſonne n'a marqué plus de pieté, & de reſolution que cette Princeſſe, qui a conſervé ſon bon ſens juſqu'au dernier moment. Je me flate que la douleur où je ſuis vous fera excuſer les imperfections que vous trouverez dans cette relation Je ſuis perſuadé que tous ceux qui ont eu l'honneur de connoître Madame, partageront avec moi l'af-

fliction que doit cauſer une perte pareille. Je ſuis, Mylord, &c.

*Extrait d'une † lettre écrite de Vvhite-hal le * 28. Juin 1670.*

MYLORD,

Je vous ai écrit toutes les nouvelles que nous avons ici, à l'exception de celle de la mort de Madame, dont le Roi eſt extrêmement affligé, auſſi-bien que toutes les perſonnes qui ont eu l'honneur de la connoître à Douvres. Les brouilleries de ſes Domeſtiques, & ſa mort

† Cette lettre fut écrite par le Comte d'Arlingron à Monſieur le Chevalier Temple, alors Ambaſſadeur d'Angleterre, à la Haye.

* Vieux ſtile.

ſubite, nous avoient d'abord fait croire qu'elle avoit été empoiſonnée : mais la connoiſſance qu'on nous a donnée depuis, du ſoin qu'on a pris d'examiner ſon corps, & les ſentimens que nous aprenons qu'en a ſa Majeſté Tres-Chrétienne, laquelle a interêt d'examiner cette affaire à fond, & qui eſt perſuadée qu'elle eſt morte d'une mort naturelle, a levé la plus grande partie des ſoupçons que nous en avions. Je ne doute pas que Monſieur le Maréchal de Bellefonds, que j'aprens qui vient d'arriver, avec ordre de donner au Roi, une relation particuliere de cet accident fatal, & qui nous aporte le procez verbal de la mort de cette Princeſſe, & de la diſſection de ſon corps, ſigné des principaux

Medecins & Chirurgiens de Paris, ne nous convainque pleinement, que nous n'avons rien à regretter que la perte de cette admirable Princeſſe, ſans qu'elle ſoit acompagnée d'aucunes circonſtances odieuſes, pour rendre nôtre douleur moins ſuportable.

A Paris le 6. Juillet 1670.

MYLORD,*

J'ai reçu les lettres de vôtre Grandeur, celle du 17. Juin par Monſieur le Chevalier Jones, & celle du 23. par la poſte. Je ſupoſe que Monſieur le Ma-

* Cette lettre eſt de Monſieur Montaigu Ambaſſadeur d'Angleterre, au Comte d'Arlington.

réchal de Bellefonds eſt arrivé à Londres ; outre le compliment de condoleance qu'il va faire au Roi, il tâchera, à ce que je croi, de deſabuſer nôtre Cour de l'opinion que Madame ait été empoiſonnée, dont on ne pourra jamais deſabuſer celle-ci, ni tout le peuple. Comme cette Princeſſe s'en eſt plainte pluſieurs fois dans ſes plus grandes douleurs, il ne faut pas s'étonner que cela fortifie le peuple dans la croyance qu'il en a. Toutes les fois que j'ai pris la liberté de la preſſer d me dire ſi elle croyoit qu'on l'eût empoiſonnée, elle ne m'a pas voulu faire de reponſe ; voulant à ce que je crois, épargner une augmentation ſi ſenſible de douleur au Roi nôtre maître. La même raiſon m'a

empêché d'en faire mention dans ma premiere lettre : outre que je ne ſuis pas aſſez bon Medecin pour juger ſi elle a été empoiſonnée ou non. L'on tâche ici de me faire paſſer pour l'Auteur du bruit qui en court; je veux dire Monſieur, qui ſe plaint que je le fais, pour rompre la bonne intelligence qui eſt établie entre les deux Couronnes.

Le Roi & les Miniſtres ont beaucoup de regret de la mort de Madame, car ils eſperoient qu'à ſa conſideration ils engageroient le Roi nôtre maitre, à condeſcendre à des choſes, & à contracter une amitié avec cette Couronne, plus étroite qu'ils ne croient pouvoir l'obtenir à preſent. Je ne pretens pas examiner ce qui s'eſt fait à

cet égard, ni ce qu'on pretendoit faire, puiſque vôtre Grandeur n'a pas jugé à propos de m'en communiquer la moindre partie : Mais je ne ſaurois m'empêcher de ſavoir ce qui s'en dit publiquement, & je ſuis perſuadé que l'on ne refuſera rien ici que le Roi nôtre maitre puiſſe propoſer, pour avoir ſon amitié; & il n'y a rien de l'autre côté que les Hollandois ne faſſent, pour nous empêcher de nous joindre à la France. Tout ce que je ſouhaite de ſavoir, Mylord, pendant que je ſerai ici, eſt le langage dont je me dois ſervir en converſation avec les autres Miniſtres; afin de ne point paſſer pour ridicule avec le caractere dont je ſuis revêtu. Pendant que Madame étoit en vie, elle

me faiſoit l'honneur de ſe fier aſſez à moi, pour m'empêcher d'être expoſé à ce malheur.

Je ſuis perſuadé, que pendant le peu de tems que vous l'avez connuë en Angleterre, vous l'avez aſſez connuë pour la regretter tout le tems de vôtre vie; & ce n'eſt pas ſans ſujet. Car perſonne n'a jamais eu meilleure opinion de qui que ce ſoit, en tous égards, que celle que cette Princeſſe avoit de vous. Et je crois qu'elle aimoit trop le Roi ſon frere, pour marquer la conſideration qu'elle faiſoit paroitre en toutes ſortes d'ocaſions pour vous, depuis qu'elle a vêcu en bonne intelligence avec vous, ſi elle n'eût été perſuadée que vous le ſerviez tres-bien & tres-fidellement. Quant à moi j'ai fait une

ſi grande perte, par la mort de cette Princeſſe, que je n'ai plus aucune joie dans ce païs ici, & je croi que je n'en aurai plus jamais en aucun autre. Madame, après m'avoir tenu pluſieurs diſcours pendant le cours de ſon mal, leſquels n'étoient remplis que de tendreſſe pour le Roi nôtre maitre me dit à la fin qu'elle étoit bien fâchée de n'avoir rien fait pour moi avant ſa mort, en échange du zele & de l'affection, avec laquelle je l'avois ſervie depuis mon arrivée ici, elle me dit qu'elle avoit ſix mille piſtoles diſperſées en pluſieurs endroits, qu'elle m'ordonnoit de prendre pour l'amour d'elle; je lui repondis qu'elle avoit pluſieurs pauvres domeſtiques, qui en avoient plus de beſoin que moi: que je

ne l'avois jamais ſervie par interêt, & que je ne voulois pas abſolument les prendre ; mais que s'il lui plaiſoit de me dire, auſquels elle ſouhaitoit de les donner, je ne manquerois pas de m'en aquiter tres-fidellement, elle eut aſſez de preſence d'eſprit pour les nommer par leurs noms. Cependant elle n'eut pas plutôt rendu l'eſprit, que Monſieur ſe ſaiſit de toutes ſes clefs, & de ſon cabinet. Je demandai le lendemain à une de ſes femmes, où étoit cet argent ? Laquelle me dit qu'il étoit en un tel endroit. C'étoit juſtement les premieres ſix mille piſtoles que le Roi nôtre maitre lui avoit envoyées. Dans le tems que cet argent arriva, elle avoit deſſein de s'en ſervir pour retirer quelque

bijoux, qu'elle avoit engagez en attendant cette ſomme. Mais le Roi de France, la lui avoit déja donnée deux jours avant que celle-ci arrivât, de ſorte qu'elle avoit gardé toute la ſomme, que le Roi ſon frere lui avoit envoyée.

Sur cela j'ai demandé ladite ſomme à Monſieur, comme m'apartenant, & que l'ayant prêtée à Madame, deux de mes domeſtiques l'avoient remiſe entre les mains de deux de ſes femmes, leſquelles en ont rendu temoignage à ce Prince; car elles ne ſavoient pas que ç'avoit été par ordre du Roi nôtre maitre. Monſieur en avoit déja emporté la moitié, & l'on m'a rendu le reſte. J'en ai diſpoſé en faveur des domeſtiques de Madame, ſelon les

ordres qu'elle m'en avoit donné en preſence de Monſieur l'Abé de Montaigu,& de deux autres temoins; Monſieur m'a promis de me rendre le reſte, que je ne manquerai pas de diſtribuer entr'eux de la même maniere. Cependant s'ils n'ont l'eſprit de le cacher, Monſieur ne manquera pas de leur ôter, dès que cela parviendra à ſa connoiſſance. Je n'avois nul autre moyen de l'obtenir pour ces pauvres gens-là, & je ne doute pas que le Roi n'aime mieux qu'ils en profitent que Monſieur. Je vous prie de l'aprendre au Roi pour ma décharge, & que cela n'aille pas plus loin. Monſieur le Chevalier Hamilton en a été temoin avec Monſieur l'Abé de Montaigu. J'ai crû qu'il étoit neceſſaire de

vous

vous faire cette relation. Je ſuis, Mylord, &c.

P. S. Depuis ma lettre écrite, je viens d'aprendre de tres-bonne part, & d'une perſonne qui eſt dans la confidence de Monſieur, qu'il n'a pas voulu délivrer les papiers de Madame, à la requête du Roi, avant que de ſe les être fait lire & interpreter par Monſieur l'Abé de Montaigu; & même que ne ſe fiant pas entierement à lui, il a employé pour cet effet d'autres perſonnes qui entendent la langue, & entr'autres Madame de Fienne, de ſorte que ce qui s'eſt paſſé de plus ſecret entre le Roi & Madame, eſt & ſera publiquement connu de tout le monde. Il y avoit quelque choſe en chifre, qui l'embaraſſe fort, & qu'il pretend pourtant

deviner. Il ſe plaint extrêmement du Roi nôtre maître, à l'égard de la correſpondance qu'il entretenoit avec Madame, & de ce qu'il traitoit d'affaires avec elle à ſon inſçu. J'eſpere que Monſieur l'Abé de Montaigu vous en donnera une relation plus particuliere que je ne le puis faire. Car quoi que Monſieur lui ait recommandé le ſecret à l'égard de tout le monde, il ne ſauroit s'étendre juſqu'à vous, ſi les affaires du Roi nôtre maître y ſont intereſſées.

A Paris le 15. Juillet 1670.

AU ROI.

SIRE,

Je dois commencer cette * lettre en ſupliant tres-humblement vôtre Majeſté de me pardonner la liberté que je prens de l'entretenir ſur un ſi triſte ſujet, & du malheur que j'ai eu d'être temoin de la plus cruelle & de la plus genereuſe mort, dont on ait jamais oui parler. J'eus l'honneur d'entretenir Madame aſſez long-tems le ſamedi, jour precedent de celui de ſa mort. Elle me dit qu'elle voyoit bien qu'il étoit impoſſible qu'elle pût jamais être heu-

* Cette lettre eſt écrite par Mr Montaigu à Charles II. Roi d'Angleterre.

reuſe avec Monſieur, lequel s'étoit emporté contr'elle plus que jamais, deux jours auparavant à Verſailles, où il l'avoit trouvée dans une conference ſecrette avec le Roi, ſur des affaires qu'il n'étoit pas à propos de lui communiquer. Elle me dit que vôtre Majeſté & le Roi de France, aviez reſolu de faire la guerre à la Holande, dès que vous ſeriez demeurez d'acord de la maniere dont vous la deviez faire. Ce ſont-là les dernieres paroles que cette Princeſſe me fit l'honneur de me dire avant ſa maladie, car Monſieur étant entré dans ce moment nous interrompit, & je m'en retournai à Paris. Le lendemain lors qu'elle ſe trouva mal, elle m'apella deux ou trois fois, & Mad. de Mekelbourg

m'envoya chercher. Dés qu'elle me vit, elle me dit, vous voyez le triſte état où je ſuis, je me meurs. Helas que je plains le Roi mon frere ! Car je ſui; aſſurée qu'il va perdre la perſonne du monde qui l'aime le mieux ; elle me rapella un peu après, & m'ordonna de ne pas manquer de dire au Roi ſon frere les choſes du monde les plus tendres de ſa part, & de le remercier de tous ſes ſoins pour elle. Elle me demanda enſuite ſi je me ſouvenois bien de ce qu'elle m'avoit dit le jour precedent, des intentions qu'avoit vôtre Majeſté de ſe joindre à la France contre la Holande : je lui dis qu'oui, ſur quoi elle ajoûta, je vous prie de dire à mon frere, que je ne lui ai jamais perſuadé de le faire par

interêt, & que ce n'étoit que parce que j'étois convaincuë que ſon honneur & ſon avantage y étoient également intereſſez. Car je l'ai toujours aimé plus que ma vie, & je n'ai nul autre regret en la perdant que celui de le quitter. Elle m'apella pluſieurs fois pour me dire de ne pas oublier de vous dire cela, & me parla en anglois. Je pris alors la liberté de lui demander ſi elle ne croyoit pas qu'on l'eut empoiſonnée : ſon Confeſſeur qui étoit preſent, & qui entendit ce mot-là, lui dit, Madame, n'acuſez perſonne, & offrez à Dieu vôtre mort en ſacrifice ; cela l'empêcha de me repondre, & quoi que je fiſſe pluſieurs fois la même demande, elle ne me repondit qu'en levant les épaules. Je lui de-

mandai la caſſette où étoient toutes ſes lettres, pour les envoyer à vôtre Majeſté, & elle m'ordonna de les demander à Madame de Borde, laquelle s'évanouiſſant à tout moment, & mourant de douleur de voir ſa maîtreſſe en un état ſi déplorable, Monſieur s'en ſaiſit avant qu'elle put revenir à elle. Elle m'ordonna de prier vôtre Majeſté d'aſſiſter tous ſes pauvres domeſtiques, & d'écrire à Mylord Arlington de vous en faire ſouvenir: Elle ajouta à cela, dites au Roi mon frere que j'eſpere qu'il fera pour lui, pour l'amour de moi ce qu'il m'a promis; car c'eſt un homme qui l'aime, & qui le ſert bien. Elle dit pluſieurs choſes enſuite tout haut en françois, plaignant l'affliction qu'elle ſavoit

que ſa mort donneroit à vôtre Majeſté. Je ſuplie encore une fois vôtre Majeſté de pardonner le malheur, où je me trouve reduit de lui aprendre cette fatale nouvelle ; puis que de tous ſes ſerviteurs, il n'y en a pas un ſeul qui ſouhaite avec plus de paſſion & de ſincerité ſon bonheur & ſa ſatisfaction que celui, Sire, qui eſt, de vôtre Majeſté, &c.

A Paris le 15. Juillet 1670.

MYLORD,*

Selon les ordres de vôtre Grandeur, je vous envoie la bague, que Madame avoit au

* Lettre de Mr Montaigu à Mylord Arlington.

doigt en mourant, laquelle vous aurez, s'il vous plait, la bonté de preſenter au Roi. J'ai pris la liberté de rendre compte au Roi moi-même de quelques choſes que Madame m'avoit chargé de lui dire, étant perſuadé que la modeſtie n'auroit pas permis à vôtre Grandeur de les dire au Roi, parce qu'elles vous touchent de trop près. Il y a eu depuis la mort de Madame, comme vous pouvez bien vous l'imaginer dans une ocaſion pareille, pluſieurs bruits divers. L'opinion la plus generale eſt, qu'elle a été empoiſonnée, ce qui inquiete le Roi & les Miniſtres au dernier point. J'en ai été ſaiſi d'une telle maniere, que j'ai eu à peine le cœur de ſortir depuis; cela joint aux bruits qui courent par la Ville,

du reſſentiment que temoigne le Roi nôtre maitre d'un attentat ſi rempli d'horreur, qu'il a refuſé de recevoir la lettre de Monſieur, & qu'il m'a ordonné de me retirer, leur fait conclure, que le Roi nôtre maitre eſt mécontent de cette Cour, au point qu'on le dit ici. De ſorte que quand j'ai été à Saint Germain, d'où je ne fais que revenir, pour y faire les plaintes que vous m'avez ordonné d'y faire, il eſt impoſſible d'exprimer la joie qu'on y a reçuë d'aprendre que le Roi nôtre maitre commence à s'apaiſer, & que ces bruits n'ont fait aucune impreſſion ſur ſon eſprit au prejudice de la France; je vous marque cela, Mylord, pour vous faire connoitre à quel point l'on eſtime l'union de l'Angle-

terre dans cette conjoncture,& combien l'amitié du Roi eſt neceſſaire à tous leurs deſſeins: je ne doute pas qu'on ne s'en ſerve à la gloire du Roi,& pour le bien de la Nation. C'eſt ce que ſouhaite avec paſſion la perſonne du monde qui eſt avec le plus de ſincerité, Mylord, &c.

MYLORD,*

Je ne ſuis guere en état de vous écrire moi-même, étant tellement incommodé d'une chute que j'ai faite en venant, que j'ai peine à remuer le bras & la main. J'eſpere pourtant de me trouver en état, dans un jour ou deux, de me rendre à Saint Germain. Je n'écris preſentement que pour rendre conte à vôtre Grandeur d'une choſe que je crois pourtant que vous

* Lettre de Monſieur Montaigu à Mylord Arlington.

ſaurez déja ; C'eſt que l'on a permis au Chevalier de Lorraine, de venir à la Cour, & de ſervir à l'armée en qualité de Maréchal de Camp.

Si Madame a été empoiſonnée, comme la plus grande partie du monde le croît, toute la France le regarde comme ſon empoiſonneur, & s'étonne avec raiſon que le Roi de France ait ſi peu de conſideration pour le Roi nôtre maître, que de lui permettre de revenir à la Cour, vû la maniere inſolente dont il en a toujours uſé envers cette Princeſſe pendant ſa vie. Mon devoir m'oblige à vous dire cela ; afin que vous le faſſiez ſavoir au Roi ; & qu'il en parle fortement à l'Ambaſſadeur de France, s'il le juge à propos, car je puis vous aſſurer que c'eſt une choſe qu'il ne ſauroit ſouffrir ſans ſe faire tort.

FIN.

Aoi 1473149

14in